

N° 413 - Jeudi 24 Septembre 1936 - 1 fr. 50

DETECTIVE

20
PAGES

LYON VILLE SECRÈTE

Lire, pages 2 et 3,
le reportage de
Noël PRICOT

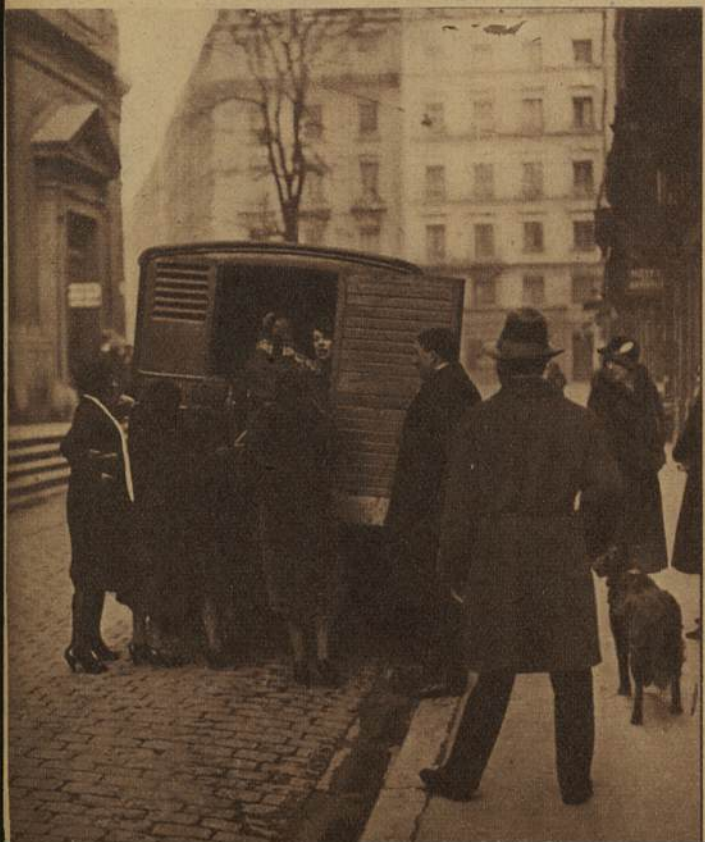




Djianini, "caïd" redouté, une terreur de "la Guille"



Dufournet et Charvon, arrêtés au cours de rafles.



L'un des "banquiers" des bas-fonds lyonnais, Davrieux, fut arrêté à la Bastille.

LYON

VILLE SECRÈTE

Lyon (de nos envoyés spéciaux).

La Savoie et le Lyonnais sont encore sous le coup de l'émotion provoquée par la dramatique évasion des cinq prisonniers d'Anncy, lesquels n'hésitèrent pas à tuer lâchement un de leurs gardiens, Henri Pellier, que pleurent dans la désolation une veuve et cinq orphelins.

Trois des dangereux fugitifs, Bruyas, Enguerran et Blanc, ont été repris près des bords du lac Léman, dans une grange des environs de Thonon, à Féternes, où ils s'étaient rendus dans une voiture volée.

Mais deux de leurs complices, Charvon et Dufournet, le chef d'équipe (le « caïd » de la bande de la Guillotière), ont jusqu'ici dépiqué les recherches.

Cependant, grâce à l'arrestation des trois acolytes qui avaient participé au meurtre du malheureux gardien de prison, les policiers ont pu déterminer les sombres circonstances du drame.

C'était dans la nuit du samedi 12 septembre. Il était une heure du matin. Tout dormait dans la prison d'Anncy. Du moins, tout semblait plongé dans le profond sommeil du milieu de la nuit. Mais un des prisonniers, Dufournet, plaqué contre la lourde porte de sa cellule, avait l'œil ouvert et l'oreille tendue.

Il s'était mis dans l'idée de tenter la chance d'une évasion.

Dans la journée du 12 septembre, il était parvenu à soustraire la petite pince de modiste qui, à l'atelier du pénitencier, lui servait à couper le laiton des couronnes mortuaires fabriquées par les prisonniers. Et, à l'aide de cet instrument, cependant que la paix nocturne régnait dans la prison, il dévissait patiemment et sans bruit, dans les ténèbres, la grosse serrure de la cellule.

Après une demi-heure de labeur opiniâtre et furtif, le verrou céda. Dufournet ouvrit prudemment la porte, risqua un regard circospect dans le couloir, tel un rat qui sort de son trou. Là, personne. La solitude était propice. Dufournet la mit donc à profit pour dévisser une autre serrure, celle de la cellule voisine, où était incarcéré Bruyas.

Bruyas fut aussi surpris qu'enchanté de se voir libéré inespérément. Mais il chuchota :

— Et nos « potes », Enguerran et Charvon ? On ne va pas se débiter sans eux ! Faut qu'on les aide aussi à se « tirer »...

— T'en fais pas pour eux, lui répartit Dufournet dans un murmure. Ils vont, eux aussi, retrouver la « belle ». Mais je ne vais pas passer ma nuit à dévisser les serrures. Viens ! Y a un garde-chiourme, là-haut, qui doit être en faction dans le couloir des dortoirs. Il a toutes les clefs de la « taule ». On va se « dé...der » pour lui faucher son trousseau.

Ils montèrent à pas de loup au premier étage, se

tapirent dans le ténébreux renforcement d'une des portes du couloir.

Soudain, comme le gardien arrivait paisiblement devant la cachette des deux évadés, Dufournet bondit sur sa victime, la terrassa et l'assomma à coups de poing, tout en même temps, pour s'emparer des clefs des cellules de Charvon et d'Enguerran. Bruyas frappait aussi, grisé de haine sauvage pour l'innocent géolier qui représentait à ses yeux la loi ennemie ! Puis, quand le malheureux gardien ne bougea plus, ses agresseurs le ligotèrent à l'aide de sa propre ceinture de flanelle et du fil de fer qu'ils avaient trouvé dans un réduit du rez-de-chaussée, lequel lien n'était autre que du fil métallique destiné à la fabrication des couronnes mortuaires...

Un moment après, Bruyas, qui s'était emparé du trousseau de clefs, libérait Charvon et Enguerran, puis il remontait avec eux au premier étage, où Dufournet les attendait pour transporter la victime dans une des cellules non occupées, afin que le forfait ne soit pas découvert avant qu'ils n'aient eu le temps de s'éloigner d'Anncy.

Pour les aider dans leur triste besogne, l'un d'eux alla réveiller Blanc dans le dortoir que celui-ci partageait avec une vingtaine d'autres détenus, dont pas un seul ne s'aperçut ou ne voulut s'apercevoir de ce qui se passait.

Mais, au moment de transporter le gardien ligoté, celui-ci, encore qu'inconscient, se mit à gémir faiblement. Pauvre homme ! Il lui en coûta un nouveau coup de poing de Bruyas. Ce fut le coup de grâce !

Le cadavre fut descendu au rez-de-chaussée et jeté dans un débarras où s'entassaient des caisses et des chaises hors d'usage.

— A nous la « belle », dit alors cyniquement Dufournet.

Il conduisit ses complices à la lingerie où ils troquèrent leurs treillis de prisonniers contre les vêtements qu'on leur avait consignés au moment de leur entrée en prison. Puis, ils trouvèrent des échelles abandonnées dans les couloirs. Elles leur permirent de sauter le mur.

Ils errèrent une heure dans les sordides ruelles du vieil Anncy, en quête d'un moyen de transport rapide pour se soustraire à la poursuite qu'on allait bientôt leur donner. Une moto était appuyée contre un trottoir, dans une rue déserte et mal éclairée. Dufournet et Charvon enfourchèrent la machine. Ils partirent à toute allure dans la direction d'Aix-les-Bains. Le chef de bande qui, avant son entrée en prison, possédait deux voitures — dûment achetées — connaissait dans cette ville un garage où il prétendait se faire un jeu de soustraire le bolide nécessaire à la fuite. De fait, il vola à cette adresse la belle voiture d'un charcutier. Elle devait être, le lendemain, retrouvée à l'abandon sur le cours Henri, à Montchat, quartier périphérique de Lyon.

De leur côté, Bruyas, Enguerran et Blanc s'emparèrent, à Annecy, du véhicule d'un boucher. Mais on sait qu'ils furent bientôt repris à Féternes, où un paysan qui les avait vus se cacher dans une grange isolée donna l'alerte aux gendarmes.

Dès lors, le zèle de la police et de la maréchaussée n'avait plus à être voué qu'à la double piste de Dufournet et de Charvon, dont la trace se perdait à Lyon. Mais, pour être moins dispersée, la besogne n'en devenait pas plus facile, car l'immense cité rhodanienne n'est plus de ces métropoles agitées où la police trouve un milieu stable, dans lequel elle peut donner de fructueux coups de sonde.



Du temps que la soie — dont on sait que la fabrication est l'élément primordial de l'économie locale — valait de deux à trois cents francs le kilo, l'abondance régnait dans la ville. Sous des dehors austères, Lyon offrait alors de nombreux asiles à la débauche, ce qui favorisait les « affaires » des filles et des souteneurs établis sur place ou attirés, par l'appât du profit, au pied de Notre-Dame de Fourvières ! La surproduction industrielle nécessitait, d'autre part, l'immigration d'une nombreuse main-d'œuvre cosmopolite, composée en partie d'éléments louches.

La prostitution, le jeu, le trafic des stupéfiants, la carambouille et la cambriole trouvaient, dans cette pègre, issue de la ville elle-même ou venue des pays les plus divers, sans excepter la Chine et l'Arménie, un innombrable effectif de suppôts entreprenants.

Le quartier général de ce milieu se trouvait alors à la Guillotière, particulièrement aux abords de la place du Pont, sur la rive gauche du Rhône, dans le sordide quartier qui avoisinait la Préfecture. Là, les Chinois, venus par le tram de Saint-Fons, faufourg industriel où ils logeaient en colonies, passaient leurs nuits à jouer ou à débattre quelque marché d'opium en de dangereux repaires abrités par les

leurs dancings, leurs restaurants, voire leurs jeux de boule où nul Lyonnais ne se souciait de s'introduire. Quand on disait dans la bonne ville d'Edouard Herriot : « Tel établissement est le fief de ces messieurs aux chapeaux gris », l'endroit était pour ainsi dire tabou. Les potentats de la pègre en étaient les maîtres, étalant leur nonchalante assurance avec la plus sereine désinvolture...

Il était donc facile à la police, à cette époque récente où le milieu lyonnais était en quelque sorte ostensiblement organisé, de pouvoir, à l'occasion, trouver une piste dans cet élément dont on connaissait les habitudes, les accointances et les repaires. Et il est probable que Dufournet et Charvon n'eussent pas tardé à être découverts ou « donnés » si la Sûreté lyonnaise avait encore sous sa coupe la plèbe interlope qui lui était familière.

Mais les temps et les circonstances ont changé !

En compagnie des ciceroni les plus avertis, j'ai exploré l'autre nuit les sombres rues de la « Guille » et les joyeux abords du théâtre des Célestins — si l'on veut : la Bastille et le Montmartre lyonnais ! — lieux naguère illustrés par tant d'exploits relevant de la néfaste activité des hors-la-loi. Ce fut une promenade sans histoire et sans pittoresque. Sur la place du Pont, de si tragique mémoire, quelques rares filles faméliques, vêtues de robes à bout d'usage, tentaient vainement leurs chances quotidiennes sous l'ironique enseigne du « Prisunic ». La rue de Sévigné, naguère grouillante de « bics », comme on dit à Lyon — lisez : d'Arabes — n'offrait, dans l'obscurité clarté des réverbères, qu'un décor sordide, quasiment désert. D'espaces en espaces, quatre ou cinq couples de filles en cheveux et de fils d'Allah débattaient paisiblement le tarif de leurs futures étreintes. D'autres passaient, indifférents, devant les seuils hospitaliers où de vieilles portières les harcelaient timidement du « Pst ! Pst ! » traditionnel. Dans les rues d'alentour, assombries par les hautes façades austères, spécimens types du décor lyonnais, quelques devantures de cafés borgnes luisaient dans la pénombre. Mais, à l'intérieur de ces bouges, ne se trouvaient que quelques jeunes gouapes qui se « défendaient » à la belote...

Autour des Célestins, les tripots beaucoup plus brillants où se disputèrent, au moment de « l'âge d'or » du milieu, des parties considérables, dégénéraient souvent en règlements de comptes orageux, d'autres joueurs tâchaient également de s'assurer le « bifteck » du lendemain aux dépens de leurs adversaires. Mais ce n'était que menu fretin de *barbillons*, jeunes « demi-sels » pâlots, encore gauches dans leurs manières et leurs allures, qui trahissaient leur noviciat.

Je comparais mon désappointement à celui de Marius Cottier, un « méchant de la Guille » qui, arrêté depuis quelque temps pour tentative de meurtre — au cours d'une rixe de carrefour — devait se marier l'autre mardi à la mairie du II^e, dans le quartier de Perrache. A l'heure du rendez-vous devant M. le maire, la fiancée, Nini-la-Souris, n'était pas venue. Marius, dépité et vexé, dut réintégrer, dans la voiture de nocé

mise à sa disposition par l'administration pénitentiaire, sa solitaire retraite...

— C'est un peu ce qui m'arrive, dis-je à mes ciceroni. Je viens à Lyon pour y approcher le milieu, alors que celui-ci a pris la fuite...

L'un d'eux m'expliqua :

— La soie ne vaut plus trois cents francs le kilo, mais à peine soixante. Autrement dit, le marasme sévit rigoureusement à Lyon, ce qui a ruiné les affaires de beaucoup de « ces messieurs » qui vivaient de prostitution, de carambouille ou de cambriole. Ils sont donc, pour la plupart, allés tenter leur chance dans les villes un peu moins touchées par la crise. Les immigrants cosmopolites ont également disparu, en grande majorité, par suite du ralentissement des affaires qui a entraîné des licenciements en masse de main-d'œuvre arabe, chinoise ou arménienne.

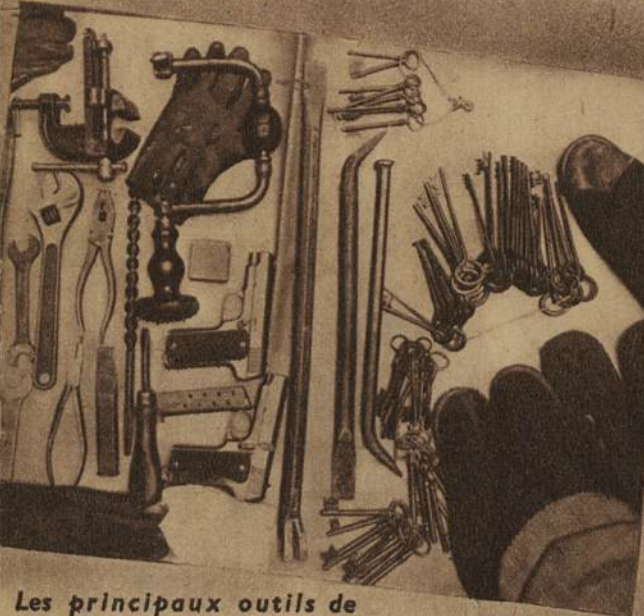
De plus, la police a contribué très activement à la désorganisation du milieu lyonnais. Celui-ci a été traqué inlassablement pendant de longs mois. Chaque nuit, les rondes, les rafles se multipliaient. Ce qui restait des effectifs de la pègre redoutable s'est donc résolu à abandonner la partie, pour se mettre à l'abri dans des repaires tranquilles, et d'ailleurs *disséminés*, pour se soustraire plus aisément aux coups de filets de la police. Maintenant, c'est à Meyzieu, à Décines, à l'Ile-du-Roi, à Charbonnières, aux quatre points cardinaux de la banlieue lyonnaise que se trouvent les caïds, qui ne viennent en ville que pour relever bi-mensuellement le « compteur » (le produit de la prostitution de leurs femmes), ou pour de rapides rendez-vous avec des « collègues » de passage.

— Dufournet, par exemple ?

— Oui. Lyon est devenu pour le milieu une ville de transit. Les fugitifs en route pour le Nord, le Midi, l'Est ou l'Ouest, de même que les équipes qui font le trajet entre les deux pôles de la pègre, Paris et Marseille, s'arrêtent ici pour transmettre ou recevoir des consignes auprès des acolytes clandestins qui leur servent également de banquiers. Témoin les quelques affaires marquantes qui ont, ces jours derniers, défrayé la chronique. Artaud, l'imprimeur clandestin de fausses cartes grises et de faux mandats-poste, avait son matériel à Lyon, dissimulé à la Guillotière et aux Brotteaux ; mais ses complices ne se souciaient pas d'exercer leur trafic à Lyon. Ils opéraient dans l'Est et dans le Midi, où le principal acolyte, Boyer, fut d'ailleurs arrêté. Autre exemple : Brenner, l'homme aux noms innombrables — dont le premier fut *Charlot-le-Lyonnais* — qui, évadé du bagne, parvint jusqu'à ces jours-ci à dépister par ses faux états-civils les recherches de la police, avait pour banquier un de ses compatriotes, Davrieux, arrêté lui aussi à Paris, dans le quartier de la Bastille, où se retrouvent tous les Lyonnais en rupture de ban. En bref, Lyon n'est plus pour le milieu un pôle attractif, mais une *plaque tournante* qui dirige les bandits vers les quatre points cardinaux de la France. Tels Dufournet et Charvon, qui courent toujours, mais peut-être pas pour longtemps...

Noël PRICOT.

Reportage photographique « Détective »
MARCEL CARRIERE.



Les principaux outils de travail de la bande.

volets jalousement fermés. Les Arméniens écoulaient la *came* dans des bouges aussi sournoisement discrets. Les Arabes, les nègres, coudoyaient la racaille lyonnaise dans la rue de la « Guille » (la Guillotière), dans les sordides bistrotts de la rue de Sévigné, dans les musettes et les maisons closes des parages. Les cambrioleurs montaient leurs coups ou réglèrent leurs comptes dans les mêmes lieux.

Sur cette promiscuité interlope régnaient les « caïds » et les « terreurs », souvent ennemis les uns des autres. On n'est pas près d'oublier notamment la trop retentissante célébrité, établie à coups de revolver, des Mémé, Petit-Louis, Fifi-Charvant ou Djianini, durs impulsifs ou souteneurs vindicatifs, qui avaient pris l'habitude de vider leurs différends sur la place du Pont (carrefour très animé), au plus cynique mépris de la sécurité des paisibles noctambules. Il se déroula sur le pavé de cette place tragique une moyenne annuelle de *deux cents drames* du milieu, agressions ou rixes, pendant plusieurs années. La fameuse bande de Djianini prit une part notable dans cette sanglante épopée. Celui-là avait introduit à Lyon plusieurs contingents de prostituées qu'il allait recruter dans son pays d'origine, l'Algérie. Farouchement jaloux de cette concurrence fort nuisible à leurs intérêts, les souteneurs métropolitains établis à Lyon jurèrent à l'Arabe une haine implacable. Ce fut une guerre sans merci. Les bandes rivales s'affrontèrent maintes fois sur le trop célèbre carrefour de la Guillotière, la place du Pont, laissant dans chaque bagarre quelque blessé sur le carreau...

Les « caïds » avaient, par ailleurs, leurs bars attirés, dans le centre même de la ville, leurs tripots,





Le travail forcé sous un climat meurtrier expédie de nombreux bagnards « aux bambous... »

La semaine dernière, en vous conviant à suivre le médecin dans son hôpital de Saint-Laurent-du-Maroni ou de Cayenne, faisant à toute allure 108 visites de forçats avant d'aller voir les bœufs ou les veaux du Venezuela, les haricots et le pain de la « Tentiaire », j'ai voulu vous montrer qu'un médecin, au bagne, n'était pas précisément outillé comme un professeur dans une clinique ou dans un hôpital parisien. Il n'a ni infirmiers, ni thermomètre, ni médicaments, ni aliments de force. Ses scalpels sont rouillés et ses assistants — forçats ou surveillants militaires — ont l'âme rouillée aussi, noire de rouille. Aujourd'hui, je vous montre les clients du médecin du bagne : les forçats. Ce n'est pas beau à voir. Oui ! C'est une fameuse gajeur que la médecine en Guyane : pas de médicaments, mais des malades de choix : alcooliques, syphilitiques, tuberculeux, lépreux, dégénérés de toutes sortes. Vous estimez peut-être qu'intitulant ce reportage : Médecins du Bagne, je pourrais vous parler des médecins. D'abord, cela viendra. Et puis, si vous croyez que j'ai mis la charrue avant les bœufs, lorsque j'aurai fini mon sillon, au bout du champ, vous n'aurez qu'à retourner l'attelage...

M. L.

II. — LEURS CLIENTS (1)

Con magis tibi sena pandit. Cette inscription gravée sur la porte de Sienna pourrait l'être sur celle du bagne, légèrement modifiée : « Le bagne l'ouvre ses portes plus grandes que son cœur. » Aussi disons-nous avec Esquirol que : « Tout homme un peu sensible peut croire que, même avec une conscience pure, il n'est pas impossible d'être plongé dans les prisons ou dans les bagnes et qu'il doit donc s'intéresser au sort des condamnés. » Aussi pensons-nous avec Victor Hugo que « presque personne n'est assez pur pour ne pas mériter un châtement ».

Quelle est, en effet, la différence entre l'honnête homme et le criminel ? C'est, dit Maxwell, l'aptitude du premier à résister aux occasions de mal faire, et les gens riches, ajoute-t-il, ont moins souvent de ces occasions parce qu'ils n'ont pas besoin de commettre une infraction à la loi pour se procurer les satisfactions qu'ils désirent. Lombroso dit que les tares psychiques se révèlent par la saillie des sinus frontaux, le développement des zygomates et des mandibules, l'asymétrie, etc. Prenons garde à nos mandibules et à nos sinus : ils peuvent nous mettre en perpétuel état de penchant vers le crime. Il ne nous manquera plus que l'occasion, cause déterminante de l'acte criminel. Nous ne sommes pas certains d'être exempts de ces tares psychiques ; nous ignorons si l'occasion ne nous tendra pas d'embuscade. « L'innocence, dit Anatole France, est bien plus souvent un hasard qu'une vertu. » Donc, soyons modestes et bons. Ne nous croyons pas des parangons de vertu ; ne prenons pas des airs de vierge effarouchée au seul nom de crime, au seul nom de bagne, et corrigeons-nous du défaut que nous avons tous plus ou moins de vilipender le coupable. « Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde », a magnifiquement dit Victor Hugo.



Reste le cas, toujours possible, où le condamné est innocent. Il serait vain de demander comme Louis-Napoléon Bonaparte, condamné à la détention perpétuelle : « Combien dure la perpétuité en France ? » ; il serait puéril d'espérer que l'innocence, même reconnue, assure la liberté. Bon pour les riches ou pour les princes, ce principe ne vaut rien pour les malheureux, pour les déçus, dans notre république démocratique et sociale. Un homme en cage, innocent ou coupable, ne brise pas ses barreaux, en France. Si les adversaires de la république des Soviets voient des amnisties plénières ; si, en 1928, et en Allemagne, le Reichstag vota une amnistie ramenant à sept ans de prison les condamnations aux travaux forcés perpétuels ; si, au Japon, en 1927, après la mort du mikado, 20.000 condamnés furent amnistiés ; si, à la fête du feu, chez les Iroquois, tous les crimes sont effacés, en France, on ne compte en 1926 que 123 remises de peines, 286 en 1928. Il est vrai que, pour faire accepter cet accès — cet excès ! — de clémence, on distribua, en même temps, plus de 2.000 légions d'honneur. Quant à la dernière loi d'amnistie, celle de juillet, voulez-vous que nous n'en parlions pas : nous n'avons pas le temps de rire...

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 412.



Ne vous reposez pas sur votre place ; les places se perdent ; sur votre fortune ; les fortunes s'effondrent ; sur vos amitiés politiques ; les hommes politiques sont inconstants ; ni sur votre chance ; la chance tourne ; et n'espérez pas rester maîtres toujours de vos facultés, car « la probabilité de l'hypothèse du libre arbitre est des moins certaines ; le nombre des individus vraiment sains est faible, et la classe des dégénérés supérieurs est grande ».

Napoléon était arithmomane. Bacon s'évanouissait au coucher de la lune ; la vue d'une aiguille indisposait Musset.

Le docteur Bouquet, étudiant les glandes endocrines, arrive aux conclusions suivantes : l'hyperthyroïdien est hyperémotif, l'hyperpituitaire est un exalté mental ; l'hypopituitaire est impulsif ; l'hyposurrénalien est pessimiste ; l'hyposurrénalien est agressif ; l'hyperthyroïdisme est dépourvu de sens moral. Et il ajoute — ce qui donne raison à Buffon, qui voulait faire un sixième sens du désir amoureux, ainsi qu'à Fournier qui disait : « Lorsque les sens désirent l'amour, l'animal oublie presque la faim, il oublie tout. » — « il est bien certain que la plupart des crimes sadiques et des délits d'ordre sexuel sont commis sous l'influence d'un hyperfonctionnement testiculaire ou ovarien poussé à un degré intense. »

Hyperémotivité, excitation mentale, impulsivité, pessimisme, tendance agressive, défaut de sens moral, ne voilà-t-il pas un ensemble incomplet, mais déjà suffisant, des causes déterminantes du crime ? N'oublions pas que l'étrangleur Vachet, qui viola et assassina une dizaine de bergères et bergères, était un paralytique général, et que les cas de dromomanie, de kleptomanie, dépendent plus d'une maladie héritée ou acquise que du libre arbitre.



Il serait nécessaire, d'ailleurs, de définir le crime une fois pour toutes : vendre de la viande, le vendredi saint, sous Henri IV : crime ; porter des bottes, en Russie, sous Paul I^{er} : crime ; fumer, en Turquie, sous Amurat IV : crime ; se mettre nu devant la statue de l'empereur, sous Caligula : crime ; ne pas guérir son malade, pour un médecin, sous Ausdregilde, reine de Bourgogne : crime.

Et c'est, nous semble-t-il, le moment opportun de rappeler Pascal : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualités en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! »

Pour nous, nous n'envisageons qu'un crime : tuer. Le viol est du ressort de la médecine psychiatrique.

Et toutes les lois contre les traîtres, les déserteurs, contre les contempteurs des institutions religieuses ou

des régimes politiques, ne sont que des lois d'occasion, nées de la peur ou d'une nécessité momentanée.

On a élevé une statue au chevalier de La Barre, et Louis XVIII alla déposer une épée d'honneur sur la tombe du général Moreau.

Quoi qu'il en soit, les hommes qui sont au bagne y sont pour des actes considérés crimes aujourd'hui ; peu nous importe que ces actes soient ou ne soient pas, absolument, des crimes : ils sont condamnés et ils sont des hommes.

Les influences morbides, les hérédités lourdes, les vices mêmes ont agi sur eux de telle sorte qu'ils ont, trouvant l'occasion, perpétré l'acte criminel et que cette occasion, parfois, ils l'ont cherchée, ce qui n'inflrme pas notre thèse.

Ce sont, pour la plupart, des fous ou des malades. Rares sont les indemnes.

Suc, condamné pour assassinat, tue encore au bagne. C'est un fou !

Un jour, aux Iles, à la baignade, l'apercevant, sombre, solitaire, lui d'ordinaire si loquace, quelqu'un demanda au surveillant chargé de garder les punis (Suc était en cellule) : « Vous l'avez signalé au médecin ? »

Le lendemain, il tuait d'un coup de couteau son camarade Donat, parce que « il lui avait lancé des regards provocateurs ».

Condamné à la réclusion, il reprit peu après sa place sur les camps, hurlant des romances, rêvant de théâtre et confectionnant des gâteaux. Ses « feuillets » étaient appréciés. Le gouverneur, le secrétaire général, le procureur en ont mangé. Le docteur Chatenay les trouvait un peu chers.

Il est, entre ses crises, d'un commerce acceptable. Mais ses yeux, qui épiant sans cesse, comme s'il était sans cesse en faute, et ses brusques sautes d'humeur témoignent qu'il n'est pas normal.

Le docteur Chatenay, le voyant traverser la place des Palmistes, le suivit longtemps du regard, comme s'il l'auscultait à distance, et dit : « Il n'est pas encore enrhumé ? »

Quatre jours après, à l'hôpital, les vidangeurs du camp amenaient deux blessés (car, au bagne, ce sont les vidangeurs qui font les brancardiers).

L'un d'eux avait, au ventre, quelques coups de couteau. L'autre était frappé dans le dos. Le premier mourut. Le second survivra peut-être à ses blessures.

C'est Suc qui les avait « assaisonnés ». Sa crise.

Boulay, ancien sous-officier, fut happé, aux Iles, par un requin, alors qu'il se baignait. Le docteur Etienne le guérit. Mais il devait rester infirme, et il devait devenir fou.

Un jour, dans sa cellule, aux fous, il se coupa, net, un orteil, avec une lame de fortune, et le jeta dans sa gamelle.

Alors, il dit au porte-clef :

les
médecins
du



— Tiens, donne ça au cuisinier, ça fera de la soupe grasse.

Fégent était soldat en Syrie. Il manqua, un soir, à l'appel. Le lendemain, on le retrouva endormi auprès d'un cadavre. Qui avait tué ? Fégent ? Sans doute. Il ne cessa pas de nier.

A Marseille, à l'île de Ré, il n'éveilla pas l'attention. C'était un condamné ordinaire, ni meilleur ni pire que les autres. Au bagne, il se conduisit bien. Un peu brutal, peut-être ; le coup de poing facile et le regard haineux. Sauf que sa gorge claquait, la nuit, comme un chien de fusil qu'on arme, il ne donnait pas l'impression d'un candidat à la folie.

Mais il reçut, sur un chantier, en travaillant, un coup au front. Sa raison sombra tout à fait. Il est à Saint-Joseph, aux fous, depuis cinq ans.

Bonsignore est épileptique. Après un passage à l'asile, il est « officiellement » redevenu normal. C'est un garçon doux, serviable, poli, empressé à bien faire, mais dont le geste est brusque, la parole abondante et l'émotivité exagérée.

Un soir, en case, tout à coup, il se précipite sur la porte qui sépare des water-closets, arrache une planche lourde, de 3 centimètres d'épaisseur et, la maniant comme une fronde, se lance dans le « coursier ».

Il n'atteint personne, par miracle.

Une lettre de sa famille avait déterminé le drame.

Tous, ou presque, présentent de ces anomalies : l'oreille qui chauvit, les lèvres qui trémulent, le regard qui flambe ou qui guette, ou qui trompe ; quand ce n'est pas la gorge qui claque, ou la parole qui déborde ainsi qu'un flux que rien n'arrête, ou les mouvements saccadés des muscles des bras ou des jambes.

Certains chantent à tout propos : ce sont des fous ; certains mentent même sans raison : ce sont des fous ; certains rient sans savoir pourquoi : ce sont des fous ; certains s'attristent sans motif : ce sont des fous. Il suffira d'un accident et la folie se manifestera : ce sera le regard provocateur de Suc ; le requin de Boulay ou la lettre de Bonsignore.



La liste n'est pas close : tarés, fous. Voici, maintenant, que s'approchent en rangs serrés, les malades, les malades *médicalement*, avant leur départ pour la Guyane.

Les condamnés aux travaux forcés, après un séjour plus ou moins long au dépôt de l'île de Ré, sont dirigés sur la Guyane.

Un médecin des troupes coloniales les visite avant le départ et décide de leur envoi.

Mais cette visite médicale n'en est pas expressément une, faute de temps.

La veille de l'embarquement, les forçats sont tous réunis à la chapelle ; le saint lieu sert habituellement de réfectoire et, pendant la période d'expectative, c'est-à-dire d'attente, du *La Martinière*, le bateau-bagne, de salle de lecture.

Ils sont de 600 à 800, immobiles, silencieux.

On n'entend que la voix du lecteur, un forçat, et, de temps en temps, celle d'un gardien.

Tout à coup, le chef hurle :

« Le directeur : debout ! » Les 800 condamnés se lèvent.

Le directeur, suivi de l'économe et des médecins, parcourt, en bavardant, la distance qui sépare l'entrée de la chapelle du maître-autel et le maître-autel de l'entrée de la chapelle.

C'est tout, la visite est passée.

Toutefois, quand ils sont sortis, pour la forme, un surveillant crie :

— Les malades, dehors, en ordre et en silence. Dix ou douze se lèvent.

...malgré le dévouement infatigable de vrais apôtres, tel le docteur Bidot (à droite)



Ceux qui pensent être commués, ceux qui redoutent la Guyane où des vengeances les attendent ; enfin, les protégés, les employés, comptables, infirmiers ou prévôts, auxquels l'économe a dit : « Vous vous présenterez au médecin », et ceux qui, enfin, sont malades, à bout de souffle, hâves et déprimés, les spectres.

Quelques minutes, et les spectres reviennent prendre leur place à la chapelle, ils partiront.

Quant aux protégés, aux employés, ils ne reviennent pas. Ils sont retournés à leur atelier ou à leur service. Ils ne partiront pas.

Le lendemain, jour du départ, on hisse, sur une charrette, les infirmes et les vieillards. Ils ne peuvent aller du dépôt au port, mais ils iront à la Guyane. L'infirmier les recevra. Quelques-uns périront à leur arrivée, dirigés sur le nouveau camp.

Les médecins du bagne ont tous, dans leurs rapports, signalé, depuis des années, cette visite trop sommaire ; nous ne croyons pas que, malgré leurs plaintes, rien n'ait été changé à cette façon de faire.

Donner au médecin le temps d'examiner les condamnés, d'en mettre certains en observation, d'analyser leurs selles, leurs crachats, leurs urines, de leur faire suivre un traitement préventif et de les déparasiter, cela nécessiterait du dépôt une surveillance supplémentaire, cela détruirait l'ordre établi.

On continuera donc d'envoyer à la Guyane, pour coloniser (1), des tuberculeux, des syphilitiques, des fous et des demi-morts.

Viennent en tête les tuberculeux. Une tuberculose ouverte évolue, dans la colonie, sans rémission, vers la mort.

Environ 1925, une vingtaine de tuberculeux ganglionnaires arrivèrent aux îles du Salut. En moins de six mois, ils moururent tous.

Le médecin-commandant Laurence, médecin-chef des pénitenciers du Maroni, homme remarquable s'il en fut, a particulièrement étudié cette affection chez les condamnés, et voici ses conclusions :

« La tuberculose ne se gagne que rarement au bagne.

« Les tuberculeux du bagne peuvent être divisés en deux groupes : ceux atteints d'une tuberculose ouverte et ceux atteints d'une tuberculose latente, à leur arrivée.

« Les premiers sont inévitablement condamnés, dans un temps relativement rapide.

« Les seconds voient leur tuberculose latente se déclarer, soit sous l'influence d'un traumatisme, soit par suite de la déficience organique que créent chez eux les endémies : paludisme, scorbut, dysenterie, et les mauvaises conditions de vie qui leur sont offertes. »

Il y a constamment 200 tuberculeux avérés sur un effectif de 7.000 hommes.

Ces 200 tuberculeux meurent en deux ans.

En vain, les médecins s'acharnent à combattre le mal : ils ne peuvent que soulager les malades.

BAGNE



Après les tuberculeux, nous citerons les syphilitiques, les « nasis », dans l'argot du bagne. Ils sont nombreux. On les soignera à la Guyane... s'il y a du novarsénobenzol ou des sels de mercure...

Au temps que le docteur Rousseau commandait aux îles du Salut, il prescrivit un traitement à un malade et ajouta :

— Vous lui donnerez aussi du vin.

Le surveillant n'inscrivit pas et le regardant, ahuri :

— On ne donne pas de vin aux transportés.

Près du lit d'un autre, il ordonna un cachet d'aspirine.

— L'aspirine, monsieur le major, est réservée au personnel libre.

Enfin, près du lit d'un troisième, le docteur Rousseau dit :

— Novarséno, une série.

— Réserve aussi...

— Réserve ? Alors, avec quoi veut-on que je les soigne ?

C'est depuis ce temps que le vin, le novarsénobenzol, l'aspirine et les autres spécialités pharmaceutiques ne sont plus « réservées » au personnel libre.

Toutefois, l'administration d'abord, le ministère ensuite, réduisent les commandes des docteurs et, si ces spécifics ne sont plus « réservés », comme il n'y en a pas ou qu'il y en a peu, ils ne sont ordonnés qu'alors que l'approvisionnement suffit ; après, ils ne le sont plus.

Autrefois, parmi la population guyanaise, la syphilis n'existait pas. Depuis que la transportation s'est installée à la Guyane, le nombre des avariés n'a pas cessé de croître.

Il est vrai qu'en échange la Guyane a donné la lèpre au bagne.

Viennent ensuite les épileptiques, trépanés ou non. Ce sont ceux qui partiront en évasion avec un croûton de pain dans leur poche. Un croûton de pain pour affronter la brousse et se rendre au Brésil !

Près de Cayenne, les gendarmes virent arriver un évadé, en loques, souillé de vase. Depuis combien de temps avait-il mangé ? Il leur présenta une main gangrénée, remplie de vers. Il ne sentait plus sa souffrance. Les gendarmes, humains comme ils le sont toujours, lui servirent une soupe, des œufs, lui firent boire du vin. Ensuite, ils le pansèrent. Cette intervention déchaîna une crise épileptique. Après avoir eu la main coupée, il passa devant le Tribunal maritime, qui lui infligea deux ans de travaux forcés.

Le Tribunal avait jugé une évasion, un médecin aurait diagnostiqué une fugue.

Pour ces cas, non rares, les docteurs ont demandé qu'au Tribunal soit adjoint un expert en psychiatrie. Jamais ce médecin n'a été désigné.

Un condamné qui se permet d'être épileptique est un simulateur. Telle est la thèse pénitentiaire.

Mais il y a des épilepsies larvées qui ne présentent jamais de crises.

Tuberculeux, syphilitiques, épileptiques : il faut y ajouter encore les alcooliques et tous ceux déprimés par la vie de prison : claquedents qui n'ont jamais mangé à leur faim ; malheureux qui, de la maison de correction, sont allés aux travaux publics et des travaux publics au bagne ; orphelins, bâtards, enfants abandonnés, ayant vécu toujours de larcins et de vols, habitués des salles correctionnelles et des maisons centrales.

Les alcooliques, au bagne, malgré le tafia, boisson nationale de la Guyane (10 litres par tête d'habitant et par an), ne pourront guère satisfaire leur vice, mais les autres, arrivés à la colonie, déprimés, déficients, malades, ne pourront, sauf exception, qu'être la proie des endémies et s'en aller tout doucement, après des mois ou peu d'années, grossir le tas de morts anonymes qui, dans les cimetières de la Guyane, disséminent leurs ossements sur l'herbe des fosses entr'ouvertes où jamais personne ne pleure, où jamais personne ne prie.

Tels sont les clients des médecins du bagne...

(A suivre.) Marius LARIQUE.

Lire la semaine prochaine : QUELQUES CŒURS

Nancy

(de notre correspondant particulier).

La vallée de la Meurthe, dans son parcours des Vosges, est riche en sites qui sollicitent et retiennent l'admiration des touristes parcourant nos routes ou se promenant au travers des sentiers qui sillonnent les montagnes.

Fraize, chef-lieu de canton, occupe une situation privilégiée dans cet ensemble et, en apercevant ses maisons dressées sur le bord de la rivière, dispersées au flanc des élévations couronnées de sapins, on ressent l'impression qu'il doit faire bon vivre au milieu d'un paysage que la nature s'est plu à parer de ses dons les plus précieux.

Il fut un temps, pas encore trop lointain, où, dans ces sites enchanteurs, la vie était âpre, la lutte pour l'existence particulièrement difficile. Les gens souffraient et, comme il est dans la nature humaine de rechercher des joies en rapport avec ses moyens, les gens se mirent à boire.

Ils burent tout ce qui se présentait, depuis l'eau limpide des sources innombrables, jusqu'à l'alcool fabriqué avec les matières premières les plus ordinaires, les plus invraisemblables : les gosières ne ressentant plus la brûlure des eaux-de-vie naturelles, on en distilla qui avaient du « goût ». La qualité importait peu : seuls, le degré et la capacité d'excitation passagère comptaient. On buvait en famille : le père, la mère, les enfants communiaient dans des beuveries et on a conservé, dans la région, le souvenir de parents qui n'hésitaient pas à verser de l'alcool à des nouveau-nés.

Cet amour de la boisson a produit les résultats que l'on devine : le canton de Fraize figure dans les premiers rangs parmi ceux qui donnent le plus fort pourcentage de malades, de titulaires de condamnations, de gens physiquement tarés.

Pour les crimes, ce canton est également en bonne place. En veut-on un aperçu, fort incomplet, noté au hasard de nos rencontres au cours de l'enquête que nous venons d'effectuer dans cette région ?

Ayant bu, les hommes ne se connaissent plus : ils rentrent au logis et frappent la femme, les enfants, avec sauvagerie : c'est ainsi que, malgré les multiples avertissements reçus du tribunal correctionnel, Ferry Paul, de Plainfaing, rentra un soir de l'an dernier en état d'ivresse. Sa femme était enceinte et elle attendait prochainement son enfant. Sans motif, l'homme se rua sur elle et la frappa à coups de pied dans le ventre jusqu'à ce que la malheureuse tombât inanimée : trois années de prison furent infligées à la brute.

Etant ivre lui aussi, et cela à plusieurs reprises, André Burklé, dix-huit ans, viola deux fillettes de sept et huit ans ; sous l'empire de la boisson, Jules-Léon Lhuillier faisait subir des traitements odieux à sa femme et à ses enfants et il obligea sa fillette, âgée de douze ans, à endurer les derniers outrages : pour mauvais traitements et outrage à la pudeur, ce père indigne récolta vingt-deux mois de prison. Un de ses voisins, Claude-Pierre Georges, encourut six mois de prison pour des violences cruelles sur ses enfants en bas âge.

Toujours sous l'influence de l'ivresse, Lalevée Séverin commit des attentats à la pudeur sur deux très jeunes filles, et cela lui valut trois années de prison...

Mais, ce n'était pas seulement pour retracer succinctement les méfaits de l'alcoolisme que nous avons entrepris le voyage de Fraize.

Vendredi 11 septembre, vers vingt-deux heures, un nouveau drame ensanglantait la commune.

Ernest-Emile Valentin, âgé de vingt-trois ans, vit le jour en 1913. Sa mère, Julienne Valentin, l'avait conçu en collaboration avec un personnage assez peu recommandable de Plainfaing qui devait être tué, quelques mois plus tard, à la guerre, avant d'avoir pu régulariser une situation qu'il avait promis d'« officialiser » à la mairie et à l'église.

Venu au monde dans un milieu d'alcooliques, l'enfant poussa comme il put et ne tarda pas à se livrer lui-même à la boisson, comme il le voyait, du reste, faire autour de lui.

Il n'avait cependant que des peccadilles sur la conscience, lorsque, le 17 février 1934, il se signala d'une façon particulière à l'attention de la justice.

Ayant, comme cela lui était déjà arrivé souvent, bu plus que de raison, il était rentré ivre au domicile qu'il occupait aux Aulnes chez ses grands-parents, en compagnie de sa mère et des deux frères de celle-ci, encore vivants.

De suite, le jeune homme se prit de



Le grand-père ne semble pas trop ému par le malheur qui le frappe.



Le docteur Stevenel, qui pratiqua l'autopsie du cadavre d'André Valentin, établit que le meurtrier avait frappé son oncle de dix-sept coups de couteau.

PROIES DE L'ALCOOL

querelle avec son oncle Joseph, âgé de cinquante-sept ans, et lui porta plusieurs coups de serpe. Traduit, comme prévenu libre, devant le tribunal correctionnel de Saint-Dié, Ernest-Emile Valentin était condamné à huit mois de prison. Il n'avait pas encore été enfermé pour purger cette peine quand, le 15 avril suivant, il commettait son premier crime.

Ce jour-là, il avait reçu son ordre d'appel sous les drapeaux et, comme de juste, il avait arrosé copieusement son prochain départ pour la caserne. Dans le courant de la nuit, il rentra ivre chez ses grands-parents et il se rendit dans la pièce où il couchait avec plusieurs autres membres de la famille.

Son oncle, qui était revenu depuis peu de l'hôpital où ses blessures l'avaient tenu pendant plusieurs semaines, se permit de lui faire des reproches. Rendu subitement furieux, Ernest-Emile retourna vivement à la cuisine et en revint armé d'une hache. Sous les yeux terrifiés de sa mère et de son autre oncle André, il frappa Joseph Valentin avec une rage effroyable : la tête du malheureux fut presque complètement détachée du tronc...

Les gendarmes de Fraize, alertés, vinrent se saisir du meurtrier qui se laissa arrêter sans résistance et sans manifester le moindre regret.

L'instruction de l'affaire eût été simple et brève si le défenseur du jeune homme n'avait demandé et obtenu que son client fût soumis à un examen mental. Conduit à l'hospice interdépartemental de Maréville, près de Nancy, le meurtrier y resta pendant plusieurs semaines en observation, avant que le professeur Aubry, médecin-chef de l'établissement, n'eût conclu à une responsabilité atténuée par une lourde hérédité alcoolique.

Le 24 septembre 1934, la Cour d'assises des Vosges acquittait le meurtrier, en tenant compte des conclusions du rapport du spécialiste.

Personne ne comprit rien à cette mansuétude qui, on peut le dire maintenant, est à la base du nouveau crime qu'a commis Ernest-Emile Valentin.



Sa comparution devant la Cour d'assises, pas plus que la leçon infligée par le tribunal correctionnel en 1934, n'avait corrigé le jeune homme qui, affecté au 16^e bataillon de chasseurs à pied, à Saint-Avoid, dans le

courant d'octobre de la même année, en revenait quelques jours plus tard, réformé pour débilité mentale.

Pendant environ un an, le meurtrier, acquitté, ne fit pas trop parler de lui.

Ses grands-parents avaient, entre temps, quitté les Aulnes, pour venir loger dans une cité ouvrière sise au Giron, à proximité des établissements Gelliot où, comme plusieurs membres de la famille, il trouva à s'employer comme manœuvre.

Or, vendredi 11 septembre, André Valentin, trente-huit ans, et son neveu Ernest, étaient pris de boisson l'un et l'autre. Au cours du repas, ils avaient eu des mots assez vifs, notamment à propos d'un chien, *Riquet*, que le jeune homme avait amené à la maison et dont il s'était fait un compagnon fidèle. L'oncle reprocha à Ernest la place tenue dans la maison par l'animal.

Les grands-parents étaient allés se coucher, tandis que leur fille lavait la vaisselle du soir. En voyant la querelle, le père du jeune homme acheva rapidement sa besogne et gagna la pièce où se trouvaient les trois lits dont elle occupait l'un, tandis que son frère et son fils utilisaient les deux autres. Finalement, la dispute s'apaisa et l'ainé se rendit à son tour dans la chambre où l'avait précédé sa sœur. Ernest resta seul et continua à jouer avec son chien, jusqu'au moment où l'oncle, sans doute énervé par le bruit, se releva pour gourmander son neveu. Celui-ci prit fort mal la chose, d'autant plus que le frère de sa mère manifestait son intention, alors qu'il blâmait la place tenue par *Riquet* dans la maison, de boire encore.

D'un mot à un autre, les deux hommes s'empoignèrent : l'oncle était en chemise et s'efforça de désarmer son neveu, qui avait tiré de sa poche un couteau genre « armée suisse ».

Le neveu, lui, portait, à tort et à travers, des coups de son arme, faisant à son adversaire de nombreuses blessures, jusqu'au moment où, perdant son sang en abondance, André Valentin s'écroula sur le sol de la cuisine, devant le fourneau.

Devant le corps de son oncle, Ernest sembla se rendre compte de la gravité de ses gestes. Il pénétra dans la chambre où étaient couchés, ses grands-parents et dit :

— Pépé, lève-toi. Va chercher les gendarmes : j'ai tué André.

Le grand-père ne bougea pas et ce

furent les voisins, habitant l'appartement contigu, qui, réveillés par le bruit de la bataille, avisèrent les autorités.

Il était alors vingt-deux heures. Le gendarme Ritter, faisant fonctions de chef de brigade, accompagné de deux de ses collègues, accourut et se trouva en présence d'un cadavre et du meurtrier qui, assis dans un coin, se tenait prostré, se refusant à répondre...



Nous nous sommes rendu à Fraize. Nous avons vu la maison où s'est déroulé le drame : elle fait partie d'un groupe de trois immeubles, cités ouvrières des établissements Gelliot, qui ont comme fond de paysage le cours paisible de la Meurthe s'allongeant au pied d'une de ces collines vosgiennes verdoyantes, connue, celle-ci, sous le nom de la Beurrée.

La grand-mère Valentin est là, dans sa cuisine qu'un lavage sérieux a dépouillé des flaques de sang qui la souillèrent samedi toute la journée.

Nous offrons nos condoléances à la femme qui, dans ses soixante-dix-sept ans, ne semble pas se rendre un compte exact de ce qui s'est passé à deux pas du lit qu'elle occupait. Elle nous dit :

— Ah comme il l'a arrangé, l'André ! Mais c'est surtout sa chemise qu'il fallait voir !

Comme si, dans l'esprit de la vieille, ce vêtement lacéré avait plus d'importance que le cadavre de son fils, lardé de coups de couteau.

Nous poursuivons :

— Et le grand-père ?
— Il est à l'usine : il fallait bien qu'il aille voir s'il pouvait toucher les sous de l'Ernest.

— C'est tout de même un grand malheur, surtout après celui d'il y a deux ans !

— Oh ! oui, allez ; ça m'en a empêché de dormir et, dimanche, on n'a rien pu faire pour la fête, tellement qu'on n'avait pas faim.

Comme on le voit, l'arrestation de son petit-fils, comme la mort de son fils, n'influent guère sur l'esprit de la

septuagénaire, qui s'arrête sur des matérialités plus immédiates.

— Et votre fille ?

— Elle est à l'usine : vous ne pensez pas qu'on la renverra ?

— Evidemment non ! Car elle n'est pas responsable des actes de son fils.

Comme nous partons, nous entendons, dans la cour des établissements Gelliot tout proches, les accents d'un accordéon : le personnel est en grève depuis ce matin et occupe l'usine. Pour passer le temps, on fait de la musique, on chante, et la mère du meurtrier, la sœur de la victime, est au milieu du groupe.

Nous rencontrons également le grand-père qui, malgré ses quatre-vingts années, boit encore ses trois ou quatre litres de vin chaque jour, au minimum : il faut bien entretenir la machine ! Le vieillard ne semble pas trop troublé, lui non plus, par le nouveau décès qui le frappe. Il a perdu deux ou trois fils à la guerre : il ne sait plus au juste. On lui en a tué deux autres, chez lui, sous ses yeux, et c'est son petit-fils le meurtrier...

Qu'importe ! Pourvu qu'il continue à percevoir ses pensions d'ascendants pour lui et sa femme, ainsi que sa retraite pour la vieillesse ! La majeure partie de cet argent sera transformée en alcool, cet alcool qui est l'origine de la mort des deux victimes et des tares héréditaires qui ont fait d'Ernest-Emile Valentin, par deux fois, un meurtrier.

Le grand-père se redresse quand nous lui proposons de le photographier. Il réajuste sa casquette sur sa tête et, le plus naturellement du monde, tient la pose, s'étonnant seulement que nous ayons pu l'interpeller par son nom. Il se voit déjà « dans les journaux » !...



Et voilà comment, dans une localité charmante où les pères, sous l'empire de l'ivresse, violentent leurs filles, on considère l'assassinat de deux gars de la famille et le déshonneur d'un petit-fils comme des incidents banaux... qui ne sauraient empêcher de boire.

Georges LABREVOIT.



Le meurtre de son fils par son petit-fils laisse la grand-mère hébétée.



DES BOUCLES PARFAITES EN PEU DE MINUTES AVEC LES EPINGLES



Toujours et partout les meilleures

- LES PLUS RAPIDES — 10 minutes seulement pour la mise en plis par pression électromagnétique.
- LES PLUS SURES — Ne peuvent en aucune façon couper, casser, brûler ou détériorer les cheveux.
- LES PLUS PRATIQUES — Légères et faciles à employer sans aucune gêne — pas de caoutchouc périssable.

Les seules garanties

Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat
WEST ELECTRIC (Dép. 59) 26, r. de la Pépinière, Paris

EPINGLES

WEST ELECTRIC

pour onduler et boucler

cheveux longs, courts et mi-longs

6 frs 50 la carte de 4

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

EXIGEZ NOTRE NOM & ADRESSE SUR CHAQUE CARTE

Mme PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gie Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corresp. détaillée depuis 20 fr.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
23, rue de Fourcroy, 23. Paris. « Métro Ternes ».

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute.

Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. O Sourcin 2, rue Richer, Paris (9^e)

GONEPHAL NOTICE Fee

Enquêtes - Recherches - Surveillances - preuves p. divorce - Missions délicates par Maître Détective. Ex-Inspecteur Dir. Police Judiciaire, 51, rue Richer, Paris, Prov. 84-40.

VIENT DE PARAITRE

SOMMAIRE

L'initiation sexuelle — Ce que doit être l'éducation sexuelle — La Fécondation végétale — La Fécondation animale — Les sexes — Organes génitaux masculins — Organes génitaux féminins — Les spermatozoïdes — Les ovaires — La procréation humaine — L'accouchement — La syphilis — La Blennorragie — Préservation sexuelle — Lutte contre les maladies vénériennes — Les centres prophylactiques officiels — Pour l'harmonie sexuelle.

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

Pierre BASSAC

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE

25, Rue de Vanves - PARIS-14^e

Le portatif "STREMBEL"

Phonographe français construit en grande série jouant les disques à aiguilles

PAYABLE 30 FRANCS PAR MOIS

Coffret élégant, gainé simili cuir, coins métal, couvercle pouvant contenir 6 disques. Dimensions : 40 cm. X 31 cm. X 16. Poids : 5 kg. environ.

MÉCANISME : Moteur robuste et silencieux de fabrication suisse de première qualité. Attaque du plateau par vis sans fin. Ressort long permettant de jouer les disques de 30 cm. Manivelle inclinée facilitant le remontage.

SYSTÈME ACOUSTIQUE : Diaphragme à membrane métallique extra sensible dont le profil a été spécialement étudié pour la reproduction des disques enregistrés électriquement. Bras acoustique conçu pour amener le son vers un pavillon amplificateur s'épanouissant dans le coffret.

Prix : 360 fr.

Au comptant 10 % d'escompte

Envoi franco sur demande de notre catalogue général contenant horlogerie, bijouterie, orfèvrerie, instruments de musique, jumelles, Appareils photographiques, Complets, Pardessus, Imperméables, Carillon Westminster, Porte-plume réservoir et de notre catalogue des disques à aiguilles « Odéon ».

Nous recherchons partout correspondants actifs et sérieux, désireux d'augmenter leurs revenus.



PUISSANT - ÉLÉGANT - PRATIQUE
Sonorité incomparable - Fabrication impeccable et garantie

Se recommander de DÉTECTIVE

MAISON PIERRE STREMBEL

Fondée en 1906

LES SABLES D'OLONNE (Vendce)



MARIUS LARIOUE



LOUIS ROUBAUD



PIERRE BÉNARD



MAC ORLAND



EMMANUEL CAR



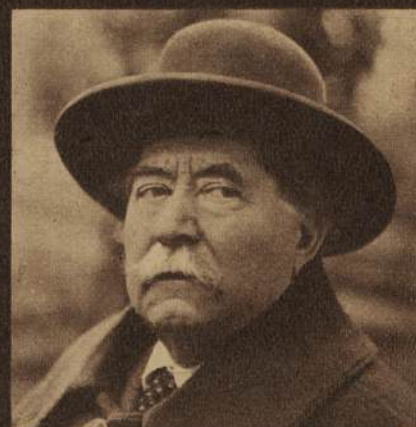
J.-G. SERUZIER



HENRI DROUIN



M. CARRIÈRE



JEAN AJALBERT



PAUL BRINGUIER



MARCEL MONTARRON



HENRI DANJOU



NOËL PRICOT

À NOS LECTEURS

VOUS avez vu notre dernier numéro en date, notre premier numéro sur 20 pages.

C'est grâce à de nouveaux procédés techniques, les plus perfectionnés qu'on puisse voir, c'est grâce aussi au dévouement de tous ses collaborateurs que DETECTIVE peut, désormais, vous offrir quatre pages supplémentaires sans augmenter son prix de vente.

Vous avez vu notre dernier numéro; il s'en faut qu'il soit parfait; rien de ce qui est humain n'est parfait. Dites-nous ce que vous y trouvez de bon, ce que vous y voyez de mauvais.

Nous ne sommes plus tout à fait des enfants puisque, la semaine prochaine, nous allons avoir huit ans. Huit ans, c'est un bel âge pour un hebdomadaire, mais cela ne confère pas la sagesse absolue. Nous avons besoin de vos conseils, encore, et de vos encouragements. Permettez-nous seulement de nous arrêter un peu sur le passé avant que de reprendre notre route hardie vers l'avenir.

Nous n'étions pas nombreux en 1928, une équipe dont les membres pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main, dans notre premier et petit local de la rue Madame, pour attaquer le public avec une formule neuve, une présentation inconnue en France, un état d'esprit hardi. Notre réussite est devenue légendaire dans les milieux du journalisme et de l'édition et quand un nouveau magazine est annoncé, les vieux de la profession disent: « Un coup comme celui de DETECTIVE ne réussit pas deux fois. » Nous avons vendu plus de trois cent vingt mille exemplaires par semaine, ce qui correspond à plus d'un million de lecteurs.

En même temps que cette progression étonnante, surgissaient autour de nous les imitateurs. La grande presse elle-même nous faisait l'honneur de s'inspirer de nos méthodes. Si nous ne l'avons pas inventé, nous avons vulgarisé et lancé le reportage romancé et le fait divers traité comme un cas clinique, comme le point de départ d'un drame humain quotidiennement recommencé, comme une raison de croire ou de désespérer.

Notre succès lui-même nous a incités à faire mieux, à faire autre chose. Nous étions partis sur le seul principe du fait divers. Nous avons étendu notre rayon d'enquêtes. Nous avons cherché pourquoi l'humanité était méchante, et nous avons cherché ce qui restait de bon, la lueur du salut... Nous avons interrogé les bagnards et les criminels, les enfants perdus et les filles déchues, les morts vivants des pénitenciers. Nous nous sommes efforcés de sauver ceux d'entre eux qui pouvaient, socialement, être sauvés. Nous avons prêché pour l'enfance malheureuse, contre les dénis de justice et contre la mauvaise justice, contre tous les abus et toutes les erreurs.

Nous avons subi avec sérénité les attaques, les rancunes, les aigreurs des tartufes. Nous avions le sentiment de faire œuvre saine en même temps qu'œuvre pittoresque. Maintenant, le progrès technique met à notre disposition vingt pages au lieu de seize. Maintenant aussi, le drame, le mystère et l'aventure débordent le cadre d'une enquête de police ou d'une instruction judiciaire. Ils surgissent des quatre coins de l'univers et le destin du monde devient lui-même une angoissante énigme.

C'est pourquoi nous voulons maintenant — captivante encyclopédie des mystères des temps modernes — englober dans nos pages plus nombreuses tous les mystères, tous les secrets, toutes les aventures, toutes les destinées.

MYSTÈRES D'HIER. — Ce seront les causes célèbres, les vies romancées, les crimes ignorés, nos archives d'histoire.

SECRETS D'AUJOURD'HUI. — Ce seront nos enquêtes criminelles, nos chroniques judiciaires, nos reportages, nos révélations sensationnelles.

ENIGMES DE DEMAIN ET DE TOUJOURS. — Ce seront nos antennes lancées dans le domaine du merveilleux et du surnaturel, nos portes secrètes ouvertes sur le passé et sur l'au-delà. Présent et invisible, généreux toujours et toujours libre, DETECTIVE continuera à dire toutes les vérités.

Renseigner, distraire, passionner, telle sera toujours la tâche de l'équipe de DETECTIVE. Mais nous ne pouvons tout savoir, tout voir, tout juger. Que nos lecteurs — nos amis — nous donnent leurs suggestions, qu'ils formulent leurs critiques. DETECTIVE est le miroir de ce que la vie a de plus poignant et de plus vrai. Donnez-nous des idées et des images, puisque ce journal que vous aimez est à vous.

Mes chers amis, DETECTIVE a huit ans. Pour son huitième anniversaire, il vous fait ce cadeau: quatre pages nouvelles, des documents plus nombreux, d'autres rubriques. Il vous remercie tous bien fort et il vous donne rendez-vous... mettons à sa majorité.

Marius LARIOUE.

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17	FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	ÉTRANGER (TARIF A).....	65. »	35. »
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37	ÉTRANGER (TARIF B).....	85. »	45. »
		100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déctive"

Les Hors-la-Loi du MONDE

AL
CAPONE



SPADA



MATA-HARI



IDNEO
SAGOYA

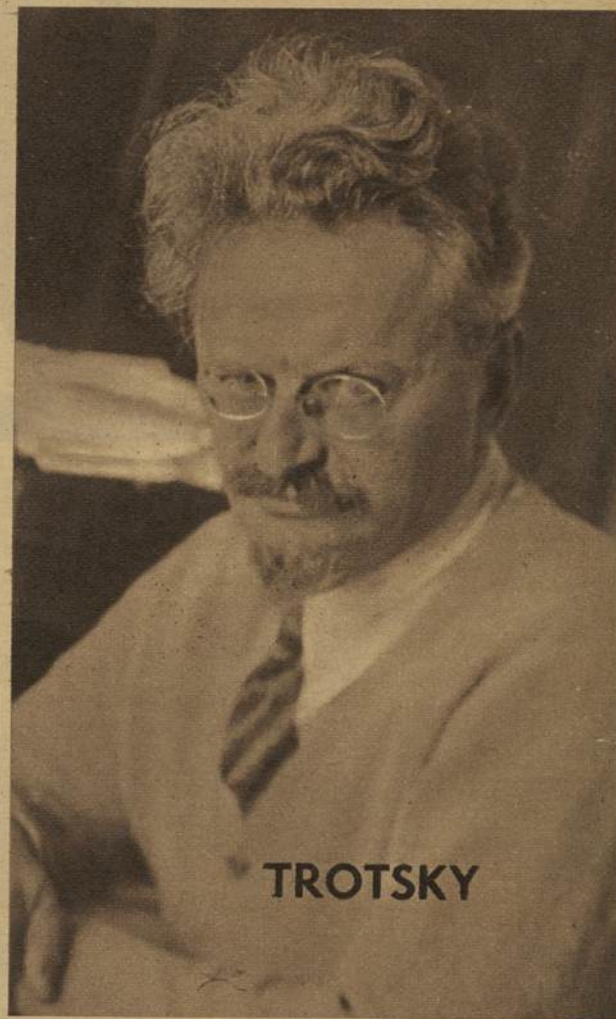
QUEL interminable cortège formeraient tous les hors-la-loi du monde !...

Depuis le gangster américain, depuis le tueur des bas-fonds des capitales du crime, jusqu'au proscrit des luttes politiques, qu'évincent tour à tour toutes les chancelleries du monde...

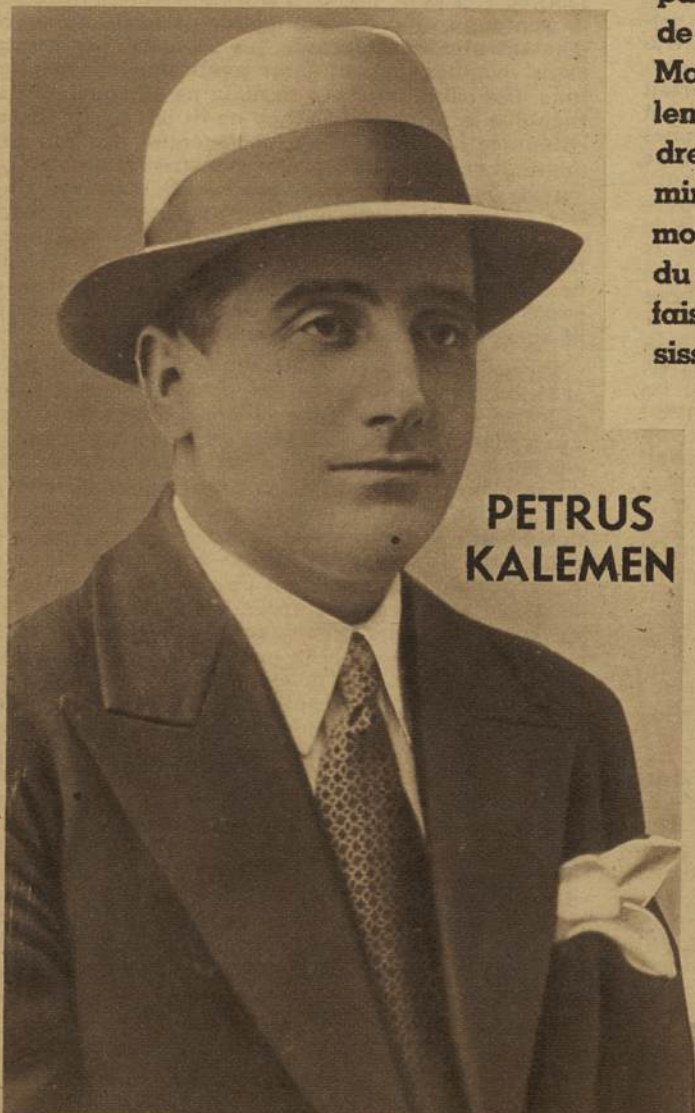
Ce n'est point par facile ironie que nous avons réuni ici Al Capone et Trotsky.

A côté de ces deux visages, voici, surgis du passé, ou baignés encore des vives lumières de l'actualité : Spada, le bandit d'honneur ; Mata-Hari, la danseuse espionne ; Petrus Kalemén, le régicide, l'assassin du roi Alexandre ; le Japonais Idneo Sagoya, meurtrier du ministre Yuko Hamaguchi ; Hauptmann, qui mourut sur la chaise électrique pour le rapt du baby Lindbergh ; Matushka, l'homme qui faisait dérailler les trains ; et Zaïmis, l'insaisissable hors-la-loi des Maures.

TROTSKY



PETRUS
KALEMEN



HAUPTMANN



MATUSHKA



ZAIMIS

La déchéance d'un Prince

II (1)

HEURS
ET MALHEURS

D'UN MARIAGE PRINCIER

C'EST à partir du moment où il reprit son rang dans la vie civile, et dès qu'il lui fut possible de disposer à son gré des revenus de la fortune maternelle que le prince de Quincy commença à jeter l'argent par les fenêtres. Il dépensait sans compter, jouant modérément, certes, mais ne sachant pas résister à la moindre envie. Avait-il envie d'un bibelot, d'une voiture, d'un bijou ? La fantaisie d'un voyage lui traversait-elle l'esprit, ou trouvait-il qu'il fallait moderniser sa maison de Normandie ? Aussitôt il sortait son carnet de chèques, ignorant la puissance d'achat des sommes qu'il maniait et surtout que ces sommes ne seraient pas indéfiniment renouvelables. Son père aurait pu, dit-il, le mettre en garde contre ce gaspillage : ainsi auraient été évitées toutes les catastrophes qui n'allaient pas tarder à se produire un jour ou l'autre. Mais personne ne songeait à lui faire la moindre remontrance, et, en 1919, l'avenir paraissait radieux aux démobilisés fortunés. La vie mondaine prenait une revanche éclatante sur une éclipse de plus de quatre années. Les fêtes succédaient aux bals. Que de jeunes gens passaient alors le plus clair de leur temps à faire la navette entre les salons, les pesages, les coulisses, les bars et les cabarets de nuit ! Quincy, enfin libéré d'une tutelle insupportable, allait-il changer quelque chose à ce rythme ? Il croyait tout simplement, comme ses amis, qu'un rôle important lui était réservé dans le nouvel édifice social qu'il avait contribué à créer. Et pourtant, l'on constate aujourd'hui, en période de grande pénitence, que la plupart de ces écerclés ont dû consacrer, depuis ces jours, toute leur énergie à conserver leur rang, leur situation, leur fortune, et renoncer à tout. Mais qui donc, à l'époque, parmi la clientèle des boîtes de Montmartre, aurait pu croire que douze ans suffiraient à changer les conditions de vie d'un pays victorieux ?

1919 fut également l'année où certaines familles songèrent, dans les hautes sphères du Tout-Paris, à marier leurs enfants le plus tôt possible. Ceux qui passaient pour des « partis avantageux » ne tardèrent pas à être en butte aux amabilités d'une nuée de mères talonnées par la crainte de ne pas caser leur progéniture. La guerre ayant causé de grands ravages dans les rangs masculins, on était à l'affût du mari.

— Mon nom, confesse le légionnaire de Villenauxe, le fait d'être d'ores et déjà en possession de ma for-

... tune, et mon physique qui passait pour acceptable, firent rapidement de moi une des proies les plus particulièrement visées. Persuadé qu'il agissait dans mon intérêt en me poussant à fonder un foyer le plus rapidement possible, mon père était passé à l'ennemi avec armes et bagages. Il ne voyait que vieilles tantes et vieilles cousines dont la plus insignifiante tenait une sorte de comptabilité de toutes les jeunes filles épousables du moment. Parmi ces pourvoyeuses, celle qui avait décidé de me trouver une compagne m'avait probablement fiancé en imagination depuis de longues années, car elle n'eut aucune hésitation à dire un jour à mon père : « Arrangez-vous pour qu'Alain se montre tel soir au bal que la duchesse d'Agrigente donne pour les 18 ans et la sortie dans le monde de sa fille aînée. » Elle se chargeait du « reste » !

La duchesse d'Agrigente, née princesse Castelbianco et patricienne romaine, était la veuve du dernier descendant d'Antoine Larda, petit cousin des Bonaparte venu de Corse avec eux, et que l'Empereur avait fait duc d'Agrigente. Celui-ci, tout en restant presque constamment dans l'ombre, avait été peut-être l'un des rouages les plus importants de l'Empire. Son arrière-petit-fils, Antoine Larda, avait été tué quelques années avant la guerre en Afrique par un lion blessé qu'il n'avait pas eu le temps d'achever. Il laissait deux filles, Marguerite, dite Daisy, et Jacqueline.

Brune aux yeux bleus splendides, de taille moyenne, mince avec de longues jambes nerveuses, des attaches très fines, véritablement jolie, dansant à la perfection, très gaie, pleine d'entrain, Daisy obtint, lors de son apparition dans le monde parisien, un succès d'autant plus considérable que sa mère, personnage assez original, passait pour avoir une énorme fortune. Les candidatures à sa main ne manquaient pas. Bien que le prince de Quincy ne fit pas partie de son entourage habituel, Daisy lui témoigna, dès leur première rencontre, une préférence très marquée. Les jeunes gens s'étaient vus : une vieille tante avait fait le « reste ». Flatté d'avoir été, il le croyait, distingué, Quincy se laissa prendre au charme des rencontres fortuites ou préméditées et demanda bientôt la main de Marguerite Larda d'Agrigente. Trop heureuse de caser si rapidement une de ses filles, la duchesse ne fit aucune objection à ce mariage.

Elevée selon de vieux principes, Daisy était naïve et légère. Elle aussi faisait une folie en épousant sans réfléchir le premier jeune homme qu'on s'était ingénié à placer devant elle. Mais les parents avaient gagné la partie qu'ils jouaient contre les intérêts de leurs enfants. Le règlement de la situation matérielle ne donna, bien entendu, matière à aucune discussion, la dot de Mlle d'Agrigente et la fortune personnelle du prince de Quincy s'équilibrant à très peu de chose près. Des notaires bâclèrent un contrat en séparation de biens et, trois mois après s'être rencontrés dans un salon, les deux jeunes gens se mariaient. Ils ne furent même pas heureux pendant six mois ! Quincy s'aperçut bientôt que sa jeune femme avait la certitude d'être un être exceptionnel, d'une beauté prodigieuse qui, à son sentiment, tenait lieu d'intelligence, d'éducation et de cœur. En réalité, elle était admirablement inculte, superficielle et ignare, tranchant à tort et à travers, intervenant dans toutes les conversations et donnant son avis à tout propos. Bien qu'il n'eût rien d'un pédagogue, Quincy essaya de donner une « éducation » à son épouse, mais il eut immédiatement la révélation que le cas était désespéré. Il avait affaire à une frivole, dans la plus large acception du terme. Le fossé se creusa très vite. A Paris, le couple réduisait d'un commun accord ses heures de tête à tête au strict minimum. Mais à la campagne

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 412.





les jeunes gens étaient presque continuellement ensemble, ce qui rendit leur vie infernale. S'intéresser à son intérieur, en vraie maîtresse de maison, était pour Daisy une tâche ingrate et vulgaire. Elle ne trouvait de satisfaction qu'à la lecture des « Mondanités » dans les journaux. Quincy invita alors sa belle-sœur Jacqueline à venir habiter avec eux le château normand, ce qui lui permit de se consacrer entièrement à l'entretien et à la gestion d'une terre qu'il aimait ; son absence passait d'ailleurs inaperçue. Pourtant, quelle que fût la profondeur de ce désaccord, les jeunes gens n'envisagèrent pas tout de suite une séparation qui les eût délivrés l'un de l'autre. Quincy désirait d'ailleurs un fils, dont la naissance, il l'espérait, aurait pu donner à sa femme une raison de s'attacher à son foyer. Daisy, elle, jouait à la femme mariée, invitait, recevait et souffrait peu. Flattée d'être châtelaine, la déférence des paysans de Normandie, toute nouvelle pour ceux qui n'ont connu que la Seine-et-Oise ou la Seine-et-Marne, lui montait à la tête. De plus, tant que sa fortune lui permit de soutenir un certain train de maison agité et divers, l'existence fut, pour Quincy, relativement supportable. Mais il dut bientôt constater qu'il ne pourrait continuer à dépenser sans compter. Il avait d'ailleurs exigé que sa femme conservât sa fortune pour son usage personnel, en dehors d'une légère contribution aux dépenses communes, ce qui réduisait encore ses moyens. Néanmoins, il recevait, se lançait dans des courses d'automobiles et voyageait pour peu qu'il se sentit oppressé par l'atmosphère de son intérieur. Luxe coûteux. Appelé enfin par son banquier, Quincy devait apprendre un beau matin que l'heure avait sonné de mettre un terme à ses fantaisies. Son capital commençait à fondre dans des proportions inquiétantes. Il aurait encore pu, avec l'aide d'une campagne, entreprendre une série de réformes domestiques. Mais pouvait-il s'appuyer sur sa femme ? Daisy, alors enceinte de sept mois, ne supportait du reste aucune conversation et fondait en larmes pour un rien.

Pour tenter de sauver les débris de sa fortune, le jeune prince de Quincy n'hésita pas à mettre en coupe réglée la splendide forêt de sa propriété normande.

— Je tentai, dit Villenauxe, de demander conseil à sa mère. Mais la duchesse se bouchait les oreilles. Quant à mon père, il avait, selon moi, beaucoup trop mal géré sa barque pour être capable de m'aider à sauver la mienne du naufrage. Bref, j'étais seul pour résister et décider. Je pris le parti d'attendre et d'espérer vaguement un miracle. Le prix élevé qu'atteignait alors le bois me permit de me procurer d'appréciables ressources en intensifiant à cette époque les coupes d'arbres de ma forêt normande.

Pourtant, Villenauxe en était déjà arrivé aux expédients. Il venait de mettre un pied sur cette pente glissante qui devait le conduire insensiblement à la ruine complète. Quelques mois encore et il allait avoir recours aux usuriers dont jamais plus il n'arrivera à se libérer. Tenté par la spéculation, il amputa encore son capital, déjà réduit d'une somme importante, pour la confier à un agent de change.

— Je m'y étais pris trop tard, hélas ! La première vague de baisse n'était pas loin. Elle allait balayer non seulement mes gains et mon capital de jeu, mais bien au-delà, et je devais me réveiller un beau jour débiteur, envers mon agent de change, de plusieurs dizaines de mille francs. En revivant aujourd'hui les principales étapes de ma course à l'abîme, je m'aperçois que j'ai été insensiblement et nécessairement amené à me trouver aujourd'hui revêtu de l'uniforme que je porte. A cette solution, je n'aurais pu d'ailleurs en préférer qu'une seule : le suicide. Pourtant, ce n'est pas par crainte de la mort que je me suis engagé dans la Légion. Je me suis résolu à vivre et continuer à lutter pour essayer au contraire de remonter petit à petit, aussi lentement qu'il le faudra, la pente que j'ai descendue si rapidement. Aussi bien, mon renoncement, ma fin même auraient causé une trop grande joie à mes ennemis, à commencer par ma belle-mère.

Lorsque la princesse de Quincy mit au monde une

fillette mort-née, son mari perdit un des derniers espoirs qu'il avait de voir s'adoucir sa vie conjugale. Celle-ci allait au contraire empirer.

— Daisy, dit le légionnaire, s'était tout à coup senti une âme de tigresse et une jalousie féroce, héritée, sans doute, de ses lointains aïeux, les Corses.

Les scènes se succédèrent, à la stupeur du prince qui, jusque là, avait vécu en indépendant parfait, ne se gênant pas pour mener une vie extra-conjugale de la meilleure fantaisie.

— Je dus bientôt admettre, dit-il, qu'il allait désormais falloir compter avec une jalousie absolument furieuse. J'avais beau me tenir sur mes gardes, les crises se produisaient sous les prétextes les plus insensés. Ma femme était capable n'importe où, aussi bien en public que dans l'intimité, de se livrer à de véritables crises de nerfs, allant parfois jusqu'à s'élaner sur moi, me griffant et m'injuriant. Après quelques scènes particulièrement violentes dans des restaurants bondés de personnes que nous connaissions, au théâtre, au Bois, dans le monde, elle allait jusqu'à oublier la courtoisie qu'en maîtresse de maison elle devait à ses invités ou, en voisine, à ses voisins. Je renonçai alors définitivement à me montrer avec elle et le fossé s'élargit encore entre nous. Daisy était la première d'ailleurs, une fois la crise passée, à reconnaître ses torts et à me jurer de ne plus jamais s'emporter ; au premier semblant de prétexte, elle sortait à nouveau d'elle-même. Un jour pourtant qu'elle paraissait particulièrement raisonnable et lucide, j'essayai de lui montrer que l'existence infernale qu'elle me faisait vivre amènerait fatalement une rupture, et je lui demandai, une dernière fois, de faire un effort pour se dominer. J'en profitai d'ailleurs pour la mettre au courant de notre situation critique et pour l'exhorter à adopter un genre de vie plus simple. A ce moment de notre mariage, nous devions choisir entre Paris et la Normandie si nous voulions encore nous sauver. J'inclinai, quant à moi, pour la campagne. Tous les sacrifices ne m'auraient du reste pas empêché, si nous tenions à habiter Paris, à vendre ce que je possédais en province pour reconstituer un capital que j'avais dilapidé. Je comptais d'ailleurs que ma fortune serait rapidement rétablie si nous y mettions du nôtre. Nous étions assez jeunes pour supporter quelques privations et patienter trois ou quatre ans. Je m'entends encore dire à Daisy : « Je te demande de réfléchir à tout ce que je viens de te dire, d'en parler à ta mère, à ta sœur si tu veux, et de me donner une réponse dans quelques jours. N'oublie pas, toutefois, que la décision que tu prendras engagera très probablement notre avenir. » Quelques jours plus tard, la duchesse d'Agrigente me fit appeler et me reprocha de vouloir enterrer sa fille à la campagne. Sans me donner le temps de répondre, elle me déclara que, si je persistais dans mes intentions de quitter Paris, elle conseillera à Daisy de se séparer de moi. Cette menace me fit céder. La crainte du divorce me poussa à commettre une folie. Secondée par sa mère, Daisy refusa de s'installer en Normandie. Elle n'entendait même pas renoncer « à quoi que ce fût » de notre genre de vie, prétendant que seules mes dépenses « sportives » étaient causes de notre dégringolade. Je dois dire qu'elle mit spontanément ses revenus personnels à ma disposition, ce que je refusai, et c'est de ce jour que date mon entrée dans un engrenage qui devait me broyer. Je commençai par intensifier une fois de plus mes coupes de bois en Normandie, ce qui me permit de faire front quelques mois encore. Puis, j'eus recours aux usuriers, modérément d'abord, mais j'en vins bientôt à leur devoir des sommes énormes. Dès le début de mes difficultés, j'avais hypothéqué mon domaine provincial et, comme je l'avais malheureusement prévu, un jour vint où je dus le mettre en vente...

(A suivre.)

Prince Alain de QUINCY.



Crimes d'autrefois

L'AFFAIRE PRADO

LORSQUE, le 5 novembre 1888, dans le box de la Cour d'assises de la Seine, encadré de deux gardes, Prado fit son entrée, la chronique du temps nota le mouvement de curiosité intense qui accueillit l'apparition du personnage.

L'homme méritait d'attirer le regard et de piquer l'esprit. Prado n'était qu'un vocabulaire patronymique sous lequel il cachait sa véritable identité, car on ignorait son nom. Tour à tour, il s'était fait appeler Pablo, Ribo, Mendoza et Grani. Pour l'instant, il se disait comte de Linska de Castillon et laissait entendre qu'il était le fils du général Prado, ancien président de la République du Pérou.



La légende, déjà, s'était emparée du personnage, avant qu'il ne fût mort : certains prétendaient qu'il était un bâtard de Napoléon III et dans un mouvement d'éloquence, son défenseur, M^e Comby, l'actuel et vénéré doyen de l'ordre des avocats de Paris, s'écriait : « Si demain l'Europe apprendait quel est l'homme qui est ici, un grand mouvement de sympathie et de stupeur se produirait aussitôt. »

Des aventures extraordinaires, des voyages à travers le monde, un épisode même de la guerre carliste où il aurait combattu et où il aurait été blessé, l'enlèvement d'une religieuse qu'il aurait épousée à Jérusalem, le tout formait un merveilleux roman, que le plus fertile romancier n'aurait pu imaginer, et contribuait à développer le personnage de Prado d'une attirante auréole.

Il fallait bien tout ce romanesque pour donner à l'assassin une figure qui pût lui concilier de la part du public une certaine sympathie.

Séduisant ? Il l'était à l'extrême, et il y avait du mérite, car ce don Juan n'était pas beau : de taille moyenne, olivâtre, la tête petite, le front chargé de plis... Mais il avait une verve étonnante, savait être insolent à l'occasion ; d'un mot, pour reprendre l'expression de la mère d'une de ses victimes, Mauricette Couronneau, « il avait un pouvoir intense de fascination ».

Prado avait trente-quatre ans quand il fut jugé.

Plusieurs crimes lui étaient reprochés : le cambriolage d'une villa à Royan, un vol de bijoux dans un hôtel du Cours-la-Reine, une tentative de meurtre sur le gardien de la paix Moumout, blessé en le poursuivant d'une balle au cou, une tentative d'assassinat deux fois répétée sur sa maîtresse Eugénie Forestier, enfin l'assassinat d'une autre fille galante, Marie Agaëtan, égorgée le 14 janvier 1886 dans son appartement, rue Caumartin.

Ces différents chefs d'accusation étaient, on en conviendra, d'importances diverses : si le vol de bijoux au Cours-la-Reine, qui avait été un flagrant délit, ne pouvait être discuté, pas plus que les coups de revolver tirés sur l'agent Moumout, si même le cambriolage de Royan ne pouvait faire de doute, par contre l'accusé se défendit à outrance de la tentative d'assassinat sur Eugénie Forestier et de l'assassinat de Marie Agaëtan. Dès les premiers mots de l'interrogatoire, il afficha sa su-

perbe. Parlant de lui-même avec un « nous » qui l'assimilait à un prince, il répondit au président Horteloup : « Nous étions traqué, et nous avons tiré sur l'agent Moumout sans savoir ce que nous faisons. Nous exprimons nos regrets ! »

On attendait beaucoup de la confrontation avec Eugénie Forestier et une autre maîtresse de Prado, Mauricette Couronneau, témoin essentiel dont dépendait sa tête.

L'empire qu'il avait exercé sur ces femmes ne devait pas manquer de s'exercer à l'audience.

Quelques jours avant le procès, Prado avait adressé à Eugénie Forestier une lettre où s'entremêlaient tour à tour la menace et l'attendrissement : « ...ta conscience et ton cœur devraient te dire, écrivait-il, combien tu as été monstrueusement infâme avec celui que tu as si souvent couvert de tes ardents baisers... J'ai beaucoup aimé tes parents. C'est à cause d'eux, de ta mère que j'ai appelée « mère », que j'oublie ton infamie, pour te donner un conseil bien désintéressé, crois-moi ! Tu es trompée par ton avocat... Si tu ne me crois pas, tu le verras pendant les débats et tu comprendras quelle est l'âme de celui que tu as appelé « ton bébé », « ton petit homme » ! Je vais me défendre d'une drôle de façon et l'on verra de curieuses choses, surtout mon autre fameuse maîtresse à qui je prépare un joli gâteau... Crois-moi, pars et attends. Je ne puis t'en dire davantage. Comprends si tu veux ! »

Mais les menaces, non plus que le rappel de l'amoureux passé n'eurent raison d'Eugénie Forestier qui, lasse de Prado, dégoûtée de sa liaison et furieuse d'avoir été trahie pour une rivale plus jeune, Mauricette, était devenue une auxiliaire de l'accusation, et ce qu'elle avait dit au juge d'instruction, M. Guillot, elle le répéta devant le jury.

Vis-à-vis de Mauricette Couronneau, Prado avait essayé de faire vibrer la corde sensible, en lui parlant de leur enfant, une petite fille qu'il aimait, disait-il, à la folie, et qu'il invoquait sans cesse dans ses serments, à l'appui de ses protestations d'innocence.

Mauricette Couronneau avait peut-être conservé un moment l'espérance chimérique de sauver pour sa fille les débris des domaines d'Espagne que Prado disait posséder et elle avait écrit à l'accusé une lettre d'adieu où étaient griffonnés ces mots, de la main de la petite fille : « Adieu, papa. Maman t'aime et moi aussi. »

Mauricette était d'une beauté ravissante. Détenu pendant quelque temps, elle s'était repentie de ses égarements passés, et ne pouvant plus songer à devenir comtesse de Castillon, devant l'écroulement de son rêve, elle avait accepté après sa libération de faire un modeste mariage. Et maintenant, elle accusait Prado.

— Dire qu'elle m'accuse, s'écria Prado, parce qu'on lui a promis la liberté, parce qu'elle est demandée en mariage par un Allemand ! Et, pour se prostituer à cet Allemand, toute chaude encore de mes caresses, elle a livré la tête du père de son enfant ! Elle s'est prêtée aux machinations infernales d'Eugénie Forestier, et ces deux femmes qui, à Bordeaux, en pleine place des Quinconces, se tiraient les cheveux pour moi, sont devenues sœurs de

complot contre moi, qui sait pour quelles raisons, impossibles à dire, peut-être !

De son côté, Eugénie Forestier faisait de terribles révélations ; elles les avait faites, comme le rappela le président, « à contre-cœur et en priant qu'on l'aidât ».

Prado sauta sur l'expression et, avec une ironie cinglante, interrompant le président : « Je comprends que l'on ait besoin d'aide pour une telle infamie, dit-il ; une maîtresse qui vient livrer la tête de son amant, cette tête qui s'est si souvent reposée sur son sein ! »

Nous étions en plein romantisme. Ces choses-là ne s'entendent plus aujourd'hui, en Cour d'assises.

Mais il ne s'agissait pas de cris, d'exclamations, de soupirs, de protestations. Les accusations d'Eugénie Forestier relatives au meurtre de Marie Agaëtan étaient extrêmement précises ; elles révélaient que Prado avait un soir brûlé sa chemise, maculée de taches de sang, et qu'il lui avait donné un billet de cent francs nettement coupé : le sac contenant l'argent de Marie Agaëtan avait été tranché avec un rasoir.

Prado ne parut pas embarrassé : ce sont des inventions d'Eugénie, mais inventions d'une coquine qui a mis deux ans à les préparer.

— Ainsi, j'aurais brûlé ma chemise devant elle, je lui aurais avoué que j'étais l'assassin de Marie Agaëtan ? Fable absurde, aussi absurde que le récit qu'a fait Eugénie Forestier des deux tentatives de meurtre, dont elle aurait été, de ma part, la victime.

Ces tentatives remontaient, d'après la femme Forestier, à deux années. Ce long délai fut encore pour Prado un argument supplémentaire : « Et l'on pourrait vraiment ajouter foi à ces racontars ? Je l'aurais menacée du revolver, puis d'un couteau ? Pourquoi pas d'une mitrailleuse ? Cette femme, grosse comme une large cible, j'aurais tiré sur elle à bout portant et je l'aurais manquée ? Vraiment, elle a mis bien de la complaisance à échapper à tant de moyens de destruction ! »

Il ironisa ainsi longuement, puis il expliqua que, s'il y avait eu des disputes, elles avaient été provoquées par les infidélités d'Eugénie Forestier qu'il n'avait pas tolérées. Car Prado était un gentilhomme fier : « Je ne voulais pas qu'elle eût des aventures au dehors. J'en faisais un cas de conscience. J'avais promis à sa mère que tant qu'elle serait avec moi elle n'aurait pas d'autre amant ! »



Mauricette Couronneau et Eugénie Forestier avaient été poursuivies comme complices pour avoir profité de quelques libéralités de Prado, bien que leur culpabilité fût très atténuée. Mauricette Couronneau fut introduite la première dans le prétoire car, pendant une partie de l'interrogatoire, le président, pour éviter des incidents avec Prado, avait fait sortir les deux femmes.

— M. Prado, dit Mauricette, m'avait promis le mariage, mais bientôt il me fit des menaces. Il me disait que je serais à lui ou bien qu'il me tuerait. Ma mère lui a prêté beaucoup d'argent ; il nous a raconté qu'il avait des propriétés ; j'ai eu tort d'accepter les bijoux qu'il avait volés à Royan ; il m'avait dit de les prendre, je les ai pris ; quand je fus arrêtée, on me mit dans la même cellule qu'Eugénie Forestier et c'est là qu'elle me fit ses

confidences. Elle me révéla que M. Prado était l'assassin de Marie Agaëtan, qu'il était rentré chez elle la nuit du crime, suant à grosses gouttes, et qu'il avait un coup d'ongle sur la main. Je fus suffoquée. J'ai passé la nuit à sangloter...

Prado avait écouté le récit sans broncher. Quand Mauricette eut achevé, il eut un mot, un seul ; il fit allusion à leur enfant.

Et Mauricette, dans une réplique véhémement, lui cria : « Cet enfant, vous ne l'aurez jamais, je ne veux pas vous le rendre. » Ce fut alors entre les amants un dialogue déchaîné de fureur et de violence.

Puis Eugénie Forestier s'approcha de la barre. Elle raconta sa vie avec Prado et comment il l'avait forcée à se prostituer. Il était sans ressources, pour lui elle avait vendu tout ce qu'elle possédait. Un Américain généreux lui donnait deux mille francs par mois qu'engloutissait Prado. Elle précisa les tentatives de meurtre dirigées contre elle. Elle dit que Prado lui avait avoué l'assassinat de Marie Agaëtan et énuméra les preuves de cette culpabilité. Elle aussi avait accepté les bijoux volés, par force, dit-elle, car c'était un moyen de la contraindre au silence que de faire d'elle une complice.

Prado fut dédaigneux : « Cette petite



Forestier, dit-il négligemment, qui a été entretenue par un Turc... »

À l'évocation du Turc, Eugénie s'emporta :

— Un Turc, c'est un mensonge abominable, une infamie. Je n'ai jamais connu de Turc, vous êtes un misérable...

Accentuant le hautain mépris dont il l'avait déjà accablée, Prado jeta, pour conclure : « J'ai déjà réfuté ce qu'a dit cette petite Forestier, je ne veux plus discuter avec elle. »



Le réquisitoire et les plaidoiries achevés, le président avait posé à l'accusé la traditionnelle question : « Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ? » On connaît la réplique historique : « J'ai à la refaire. »

Et, cette fois, tenant parole, ce fut un Prado séduisant qui se montra au jury, reconnaissant les vols, mais pas les crimes et réclamant le pardon : « ...On a vanté, dit-il, mon intelligence, mon talent, ce talent qui me donne à peine le moyen de savoir par où commencer ce que j'ai à vous dire. Oui, je suis un aventurier. J'ai erré un peu au hasard sur de vastes scènes humaines, n'écoutant que trop tout ce qui palpitait dans mon cœur et bouillait sous mon crâne. Ma vie fut peu recommandable, mais non coupable, je le jure. Je n'ai pas beaucoup aimé ma femme, mais j'ai toujours respecté en elle la mère de mes enfants. Eugénie Forestier est la première courtisane que j'ai connue. Elle était ma voisine à l'hôtel et j'ai été longtemps avant d'oser aborder cette vendeuse de plaisir. Longtemps j'ai gardé vis-à-vis d'elle l'attitude de Joseph à l'égard de Putiphar. Un soir, je me laissais prendre à ses baisers. Elle devint ma maîtresse. Quelle différence avec Mauricette qui se suspendait à mes lèvres pour y surprendre l'écho de mon âme, le pur son de l'amour ! »

« Songez surtout qu'en me frappant, vous frappez aussi mon enfant que je voudrais tant pouvoir embrasser. Je ne suis pas un saint, mais songez que désormais entre le mal et moi il y a le berceau de mon enfant ! »

Le jury ne se laissa pas fléchir : Prado fut condamné à mort et exécuté tandis qu'Eugénie Forestier et Mauricette Couronneau étaient acquittées.

Jean MORIERES.



ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe
du fabricant
aux particuliers
— franco de douane —
Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov).
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

250 fr. le mille adres. à copier main et gr.
gains à corr. Rens. gratis. Ecrire seul.
Ets PIREX, B. P. 462, r. du Louvre, Pa-
ris-1^{er}.

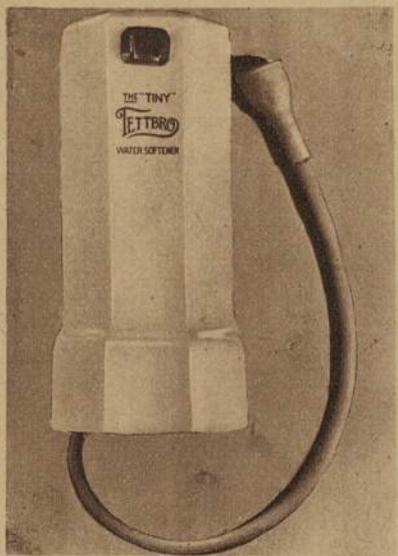
TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRON

VIN NATUREL

SANTÉ

B
E
A
U
T
É



B
E
A
U
T
É

ÉCONOMIE

TETTbro L'ADOUCCISSEUR D'EAU PARFAIT
DURE INDÉFINIMENT
COUTE MOINS QUE RIEN

SANTÉ L'eau du robinet, employée pour la cuisson de nos aliments, les imprègne de tartre (regardez vos casseroles) et aggrave et cause Rhumatismes, Indigestion, Constipation, Maladies des Reins, Goutte, etc. Elle dessèche et abîme la peau. **BEAUTÉ** la vieillissant avant l'âge. Protégez donc Santé et Beauté en employant l'eau douce.

ECONOMIE Qui, de plus, ne coûte rien, économisant Savon, Cristaux, Café, Thé, Eaux de table, Gaz, etc., et facilite tous les travaux ménagers, lessive, cuisine, etc.

PRIX IMPOSÉ : 125 fr. TETTbro, 1, rue Lord-Byron, Paris BALZAC 12-00

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation. Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante. FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure. Consommation de courant insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.

**Plus de bouilloires
Plus de chauffe-eau
Plus de perte de temps.**

BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un FILTROCHO N° 47, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat, chèque.

Nom

Adresse

à adresser à Filtrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8^e).

LISEZ

RECORD

Le journal de

l'Automobile Club
de l'Île-de-France

DOCUMENTÉ - HUMORISTIQUE
TOUJOURS A LA PAGE...

Lire un numéro vous captive
SPÉCIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

116 bis, av. des Champs-Élysées

BIENTOT

LA FIN DU MONDE

Le 15 ou 16 septembre prochain ?... oui, si nous en croyons les Secrets de la Grande Pyramide...

Non, d'après le brillant et amusant roman de Jacques Spitz, *Les Evadés de l'An 4.000* (1).

Le titre indique bien que nous avons encore de la marge.

(1) 1 vol. de la collection « Les Romans fantastiques ». N. R. F., 12 fr.

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi
le traitement
par
l'électricité
guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **l'apprendre immédiatement**.

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de

l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les

Maladie des Voies Digestives et du

Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Électricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes .90

ÉCOLE INTERNATIONALE
de DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

Au détail, les prix de gros
Café Grand Arome, 13 fr. le kilo par 5 kg. franco

CAFÉS LA JEUNESSE
25, rue Ernest-Renan, SAINT-DENIS

Pour la publicité dans DÉTECTIVE
S'adresser à Mme Dellong, 1, rue Lord-Byron
BAL. 12-00

**LE BAIN
INTESTINAL**

désintoxique l'organisme et réédue l'intestin

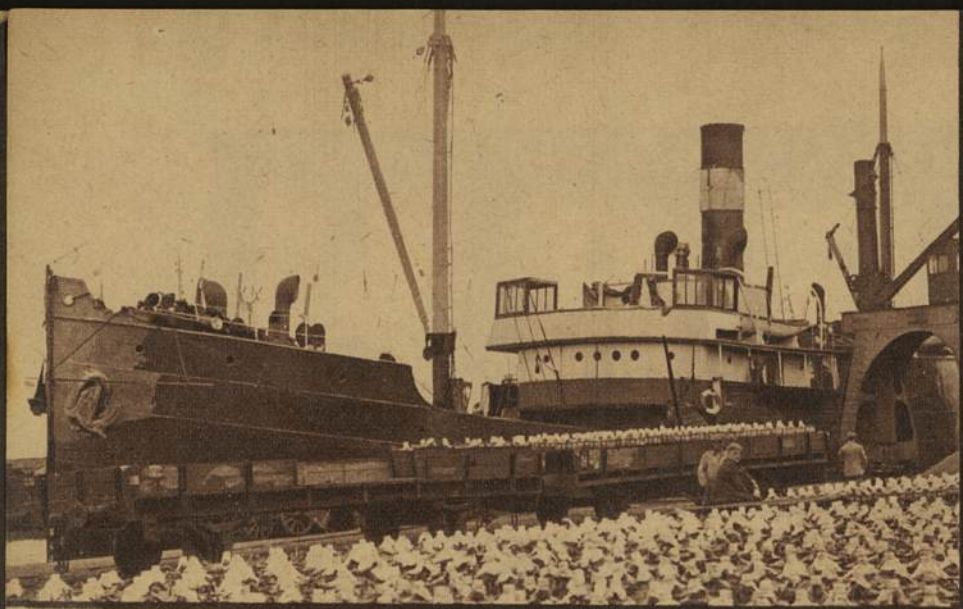
Confirmant entièrement les avis médicaux émis lors de son introduction en France, l'Entéro-Cure (pratique des bains intestinaux) voit son application se développer de jour en jour, que ce soit dans la lutte contre la constipation, que l'Entéro-Cure supprime de façon durable, en obligeant l'intestin à reprendre ses fonctions normales, ou dans le combat contre les maladies intestinales, colibacillaires, entérite, etc., les résultats enregistrés sont évidents.

L'Entéro-Cure agit sur l'organisme par l'élimination complète de toutes les toxines créées par la stagnation des résidus dans l'intestin, ce qui supprime toute possibilité de l'auto-intoxication que l'on trouve de façon régulière à la base de toute maladie infectieuse.

Le centre d'Entéro-Cure, 9, faubourg Saint-Honoré, Paris, Anj. 54.50 documente tous les intéressés, soit sur place, soit par l'envoi d'une brochure explicative très détaillée et illustrée (service P.), véritable cours de prophylaxie intestinale, qui est envoyée à toute personne joignant 1 franc en timbres pour frais d'envoi.

Alors que loyalistes et factieux exigent "plus d'armes, plus de munitions", les bateaux, sur la côte basque...

Trafics d'



La contrebande est le commerce non patenté mais régional des pays basques. Cela se conçoit lorsqu'on voit la nature complice dresser les montagnes aux sentiers défilés qui relient l'Espagne à la France. Les sentiers de la vertu, en quelque sorte ; car les curés basques, avec la meilleure foi du monde, déclarent au prône, des Soules au Guipuscoa, du Guipuscoa à la Navarre, que la contrebande est parfaitement bien vue de Dieu le Père et que le Seigneur, au surplus, n'y voit pas d'inconvénient.

S'il fallait absoudre, au point de vue national, cette industrie en pleine prospérité, on aurait à se souvenir de la grande guerre où les mules et les mulets espagnols passaient devant de vieux douaniers endormis pour aller au front « servir » sous le drapeau français, dans les convois administratifs.

La guerre civile qui déchire l'Espagne actuelle n'a pas ralenti l'ardeur des contrebandiers. Si les bidons d'alcool passent toujours d'Espagne en France sur le dos de contrebandiers qu'on retrouve jouant à la pelote à mains nues sur les frontons de Sarre ou d'Itassou les dimanches pleins de soleil, les armes et les munitions viennent aussi dans la vallée de la Junca, dans les sentes qui descendent vers la vallée de Pampelune à travers le désertique pays d'Irati dont la forêt dense permet des repos sûrs.

Il est évident que la grosse contrebande se fait par bateaux. Un navire de 3.000 tonnes porte un peu plus de munitions qu'une équipe de gars des pays de l'Esqualduna !

Les histoires de bateaux, cela c'est de la politique et de la grande. Un bateau arraisonné par un torpilleur révèle que canons, camions, automitrailleuses y tiennent à l'aise.

En ce qui nous concerne, revenons à cette contrebande romantique qui ne cessa jamais dans les Pyrénées. Comme Louis XIV, le contrebandier peut dire : « Il n'y a plus de Pyrénées. » S'il est quelque peu instruit, il peut ajouter pour lui et ses camarades : « Il n'y en a jamais eu. »

A la vérité, la contrebande d'armes continue. La guerre carliste l'avait lancée en grand. A dos d'hommes on transportait fusils à pierre, fusils à piston, fusils plus modernes, fusils de chasse, escopettes et tromblons que les hommes des hautes terres, aimant Don Carlos comme on aime la légimité d'un enfant « régulier », tassaient dans les petites fermes aux toits bas, aux volets rouges. C'est devenu une habitude. Si Don Carlos fut un peu défrisé avant nos temps curieux, ses partisans demeuraient. Un carliste non armé n'était pas un carliste. C'était une imitation, un faux frère, un homme ridicule, perdu. Avec le scapulaire, les médailles saintes et le chapellet, les carlistes des Navarres ont toujours eu besoin de fusils. On n'aspire pas durant des années au retour d'une bonne petite guerre pour le retour sur le trône de l'héritier direct de la fille de Louis XIV sans songer que les temps évoluent et que les armes changent de mode. Elles deviennent de précision et coûtent

Pas un train, pas un camion franchissant la frontière n'échappe au contrôle des gabelous.



cher. Le paysan carliste est pauvre. Alors interviennent les chefs, ceux que toute la Navarre a reconnus et ceux que la police de l'Usurpateur ou celle du Frente popular surveillent.

Ce sont d'étranges gens que ces Yrtergoyen ou ces Joskeicel multimillionnaires ayant fait fortune au Mexique, en Argentine ou en Uruguay dans l'hôtellerie ou dans les « bazars ».

Oui, ce sont d'étranges gens. Comme le plus modeste cultivateur de la frontière, ils pensent à Don Carlos ou à ses successeurs. Mais comme la vie moderne les touche, ils n'ignorent pas que la banque est bien utile. Aussi bien la Banque du Guipuscoa paye-t-elle à vue des chèques énormes.

— Il faudrait, disait, il y a quelques semaines, un chef carliste, un avion pour bombarder. Ça coûte cher !

— Combien ? dit un « Américain » ; c'est-à-dire un Basque retour de La Vera Cruz.

— 200.000 pesetas !

— Voilà un chèque de 400.000. Achetez-en deux.

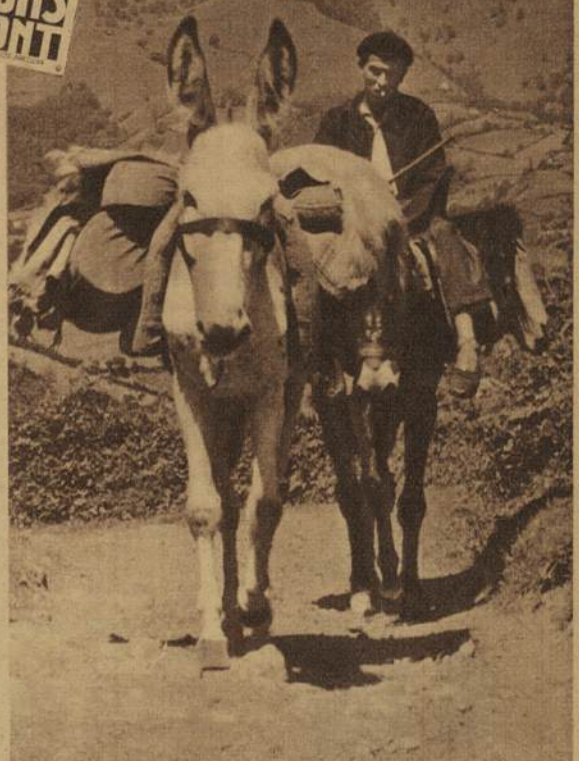
Inutile de dire que le chèque fut payé et les avions furent achetés... en contrebande, bien entendu. On est classique ou on ne l'est pas.

Le rassemblement des « fortunes » se fait chaque semaine. On peut discuter paisiblement dans la Biscaye ! Mais, comme on a des traditions, on se réunit sous les chênes, les vieux chênes carlistes (on vous assure que les arbres même ont le cœur rouge comme les bérets des partisans de Don Carlos).

Il est inutile d'aller au café de Bilbao. Le rassemblement groupe les grands maîtres ; les chefs d'armes aussi. Les chèques circulent et les ordres sont donnés. Alors, partent des fermes, des « baïta », les hommes sûrs. Un Basque ne trahit jamais sa parole : mais tous les Basques ne sont pas carlistes. Il faut donc connaître ses amis. Les vrais sont des pays des Soules. Ils ne discutent pas. Ils vont aux ordres. Dans la montagne, des hommes cheminent. Comme il ne faut faire un voyage en France pour des prunes, on emmène quelques bidons d'alcool. 175 % de bénéfice ! Ça n'est pas à dédaigner.

Les douaniers espagnols sont au front. Les douaniers français doublés, depuis quelques semaines, de gardes mobiles, sont difficiles. Il faut passer. Il y a bien un homme qui se sacrifiera. Bien sûr. Celui-là sera pris. Il le sait. L'amende qu'il récoltera sera payée. Ses jours de prison ne sont qu'une atteinte passagère à sa liberté farouche. Qu'importe, les autres sont en France. C'est ce qu'il fallait. De Bayonne à Biarritz, de Biarritz à Saint-Jean-de-Luz, en passant par Bidart et Guétary, il y a de nombreuses et splendides villas, propriétés d'Espagnols. L'hospitalité y est de règle même pour les plus pauvres ; plus encore pour les « envoyés spéciaux » de ceux de Bilbao ou de Pampelune. Les lettres arrivent. Elles contiennent des ordres. Ceux-ci sont exécutés. C'est simple d'acheter en Belgique ou en Suède le matériel nécessaire à continuer une guerre « sentimentale », une guerre de succession ! Nous sommes en 1936 et cela peut paraître éffarant, mais il y a bien encore des commerces d'antiquités et ces commerces sont florissants ! Alors, il ne faut plus s'étonner que la guerre des carlistes, profitant des circonstances, continue.

Revenons à nos contrebandiers. Les commandes exécutées sont livrées par bateaux et, avant les accords sur le papier passés entre les grandes puissances sur la neutralité à observer, on pouvait admirer dans le port de Bayonne, par exemple, un gros cargo allemand, le *Bressel*, du port de Bremen, chargé jusqu'à son deck de camions automobiles et dans ses cales de marchandises diverses, allant des fusils aux caisses de cartouches camouflées. Le *Bressel* allait au Portugal. Du Portugal en Espagne, il y a la distance d'un département français à traverser et la contrebande y jouit d'une faveur toute spéciale.



Si on regarde une carte de géographie on s'aperçoit tout de suite que la côte nord-ouest de l'Espagne a comme portes, si j'ose dire, Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, Gijon. Or, les carlistes et leurs alliés ont tout fait pour avoir cette côte. L'attaque violente, par tanks, automitrailleuses et par le Tercio marocain d'Irun n'avait pas d'autre but que de faire tomber l'unique défense, par sa situation géographique, de Saint-Sébastien. Irun prise, c'était Saint-Sébastien à la merci des attaquants, et Bilbao et Santander ; toute la côte où les bateaux contrebandiers pourront débarquer leurs cargaisons « indésirables » mais utiles pour les insurgés. Cela, bien entendu, malgré les « accords » et il y a assez d'aventuriers bien payés de par le monde pour risquer le coup en évitant la police des mers, inexistante ou presque, en Espagne, où les gouvernements n'ont que très peu de vaisseaux de guerre, lesquels ont, d'ailleurs, le détroit de Gibraltar à surveiller ainsi que la Méditerranée.

En attendant cette sorte d'industrialisation de la contrebande, les carlistes des Navarres n'avaient point perdu de temps. J'ai dit plus haut que depuis toujours les Navarres espagnoles et la plus grande partie des pays basques espagnols ont été armés par la contrebande depuis des années. Il fallait, la guerre

...les mûletiers, dans les couloirs pyrénéens, les avions sillonnant le ciel, intensifient de jour en jour la contrebande.

Le guerre



frontière, tenu par les insurgés, jusqu'aux environs de Pau, le commerce florissant de la contrebande fit florès de juillet à la fin d'août. On y était payé et bien payé. Les insurgés du Nord, grâce aux « Américains », aux Basques ayant fait fortune au delà du Pacifique, bien rémunérés, ne discutaient pas les prix demandés. Tout de même, le gouvernement français, averti par la douane, par le préfet des Basses-Pyrénées, décida de faire cesser ce ravitaillement. Les douaniers étaient débordés. La semaine de quarante heures à appliquer n'aidait pas les « préposés » et leurs chefs.

En vérité, la guerre civile d'Espagne mobilisait, malgré eux, nos braves gabelous qui n'en pouvaient plus. Vers la fin de juillet, les douaniers reçurent des renforts pris dans la garde mobile et on vit ce spectacle inattendu des douaniers allant en montagne, ayant l'air d'être arrêtés par des gardes mobiles. Ces derniers, venus des plaines de Vendée ou du Poitou, trouvaient que le service en montagne était dur. Huit heures de nuit ou de jour à se « taper » entre les rocs abrupts et des sentiers de chèvre, ça n'était pas un métier pour un honnête garde. Ils tinrent cependant. Ils tiennent encore. Ils sont entraînés. Dans la forêt d'Irati on doublait les postes. Une véritable « occupation ». Un service en campagne ! La contrebande diminuait. Elle s'éteignit presque vers le milieu du mois d'août, car le gouvernement faisait signifier aux « Grands d'Espagne » réfugiés en France, au duc de Los Andés, au noble marquis de Saint-Cyr, au duc de Soriano que leurs agissements, à peine voilés, connus sur toute la Côte d'Argent, étaient contraires à la stricte neutralité. Malgré les réunions clandestines et nocturnes de certains grands chefs, la Sûreté Nationale et particulièrement le commissaire de police Sangla, de Bayonne, qui connaissait bien le pays, purent éviter que la contrebande ne devint — elle était en passe de le devenir — une affaire politique intérieure.

Cela n'alla pas sans histoires. Aux polices de sûreté françaises, les insurgés et leurs amis hospitalisés en France ripostèrent par un service de renseignements très étendu où l'amateur ne manquait pas. Ils purent ainsi savoir journalièrement l'état des munitions des gouvernementaux. Des signaux lumineux se voyaient sur certaines crêtes, venant de propriétés bien placées et c'est ainsi que, le 4 septembre, le général Mola put prendre Irun, ses défenseurs étant sans munitions ainsi qu'on le lui fit savoir.

Deux wagons de cartouches venant de Barcelone, en transit, avaient été immobilisés près de Tarbes, durant deux jours. Ils arrivèrent en gare d'Hendaye pour la gare d'Irun (Espagne), lorsque la petite ville basque flambait et qu'elle n'avait plus de défenseurs.

La lutte entre la police et les « policiers amateurs contrebandiers » espagnols continuait. Un beau matin de juillet, une jeune femme, fort répandue dans la bonne société de la Côte d'Argent, rencontrait un aimable Espagnol. Elle lui confia qu'ayant été obligée de quitter avec précipitation Pampelune, elle y avait laissé son linge de corps fort élégant et ses bijoux auxquels elle tenait beaucoup.

— Mais qu'à cela ne tienne, chère amie, dit l'Espagnol. Les carlistes de Pampelune sont mes amis. Venez avec moi.

Ils partirent. Arrivée à Pampelune, notre jeune compatriote fut arrêtée. Elle demeura dix-sept jours en prison. L'homme qui l'avait livrée aux geôles espagnoles était un commissaire de la Sûreté espagnole, aux ordres des Carlistes et « travaillant » en France. La jeune Française — il faut bien se défendre, n'est-ce pas vrai ? — malgré ses relations espagnoles et son petit air ingénu était tout simplement une des meilleures auxiliaires du chef de la Sûreté française de Bayonne. Lorsque ce dernier apprit que sa collaboratrice était en prison *tras los montes*, il n'hésita pas.

Il fit savoir aux policiers espagnols que si la jeune fille n'était pas libérée immédiatement, il arrêterait sur l'heure le marquis de Soriano dans sa propriété française. La jeune fille fut relâchée. Le plus joli de l'histoire, c'est que de braves sportifs, bien connus de tous les sportifs de France, se donnaient un mal de chien pour essayer de faire sortir d'Espagne leur amie, d'ailleurs charmante, dont ils ignoraient la profession « libérale ».

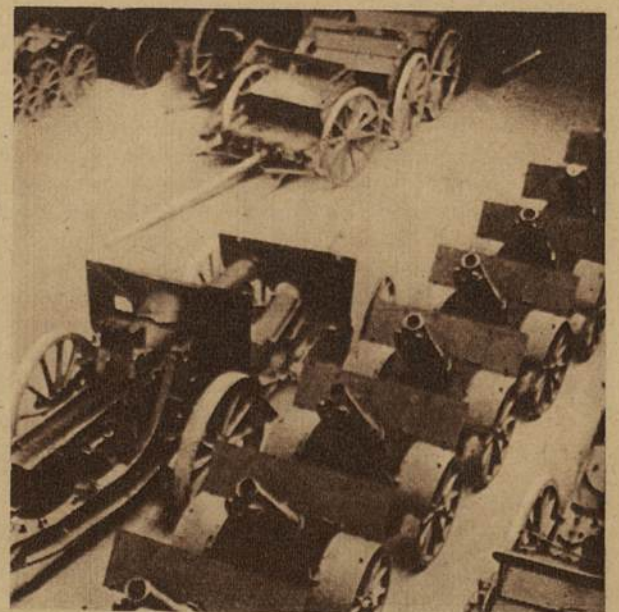
Cette petite anecdote n'est qu'une incidente dans la lutte engagée par notre police d'Etat, absolument débordée, d'ailleurs, malgré ses renforts, et les gens de l'autre côté des Pyrénées. Cette lutte est âpre et difficile. Songez que la police opérant dans un milieu très fermé, très mondain, doit s'occuper aussi de la contrebande, des amis politiques français (nombreux dans les Basses-Pyrénées), des carlistes, des allées et venues suspectes d'une pègre internationale à l'affût des coups irréguliers. La peseta tombée au-dessous du pair, les bijoux, les marchandises (bas de soie, chaussures, lingerie, etc.) expédiés irrégulièrement en France ont amené la plus belle réunion de fripouilles qui puisse être. Songez que les anciens « politiques » espagnols se promènent librement à proximité de la frontière et qu'il faut surveiller tous ces braves gens et les empêcher de nuire. Des jeunes femmes espagnoles font en France ce que la jeune prisonnière de Pampelune faisait.

La maîtresse, la dernière maîtresse de feu Primo de Rivera, Mercedes Jimenez, « travaillait » à Biarritz. La « Poupée », petite femme au service des carlistes, « fait » Saint-Jean-de-Luz, cependant que la nièce de l'ancien dictateur, « Manolita » de Rivera, glane tous les renseignements qu'elle peut à Hendaye et qu'elle passait librement de chez les carlistes aux abords du front, fréquentant d'ailleurs avec simplicité les journalistes anglais, français ou... allemands, lesquels sont gens bavards de profession et possèdent ce muscle cardiaque que Mme de Noailles assurait être innombrable.

En vivant, durant ces temps singuliers, dans cet admirable pays où la « piperade » fume sur les tables basques, à l'heure où l'homme qui ramenait, tout à l'heure, ses bœufs indolents « garnis » de toiles colorées va partir pour la montagne et « passer » sa contrebande, on peut aisément s'apercevoir que les « arrières lignes » d'une guerre civile sont peuplées d'une humanité pittoresque et sentant l'aventure. Cela n'empêche pas les sentiments, ni les « toros y fuego », fêtes populaires où le confetti, désuet à Paris, est maître, ni les parties de pelote à mains nues ou à la chistera, ni les mondains, ni les mondaines de la Pergola de Saint-Jean, ni même la vue gratuite, dans l'avant-port de cette petite ville, des torpilleurs anglais, des torpilleurs sombres de l'Allemagne accroupis bas sur l'eau et qui font songer, soudain, que la paix se « pare » parfois de singuliers ornements lorsqu'elle veut demeurer vivante au cœur des hommes.

Paul LENGLOIS.

Mais c'est en marge des frontières douanières que filtrent canons, mitrailleuses et munitions.



éclatant, autre chose que des armes, pour tenir la campagne. Il fallait des vêtements, des couvertures, des aliments, car, si sobre que soit un homme des Soules ou du Guipuscoa, il mange tous les jours. Alors on fit venir, grâce à des amitiés agissantes, celles des propriétaires des superbes villas de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz et d'autres lieux, grâce à leurs amis français, des camions bien chargés. La Sûreté Nationale, prévenue, tomba un jour, dans les Landes, sur la réunion de dix de ces véhicules bondés, jusqu'au siège des chauffeurs, de haricots, de farine, de couvertures et de bérets rouges. Ces bérets étaient surtout demandés par les chefs carlistes qui en avaient fait le symbole de leurs troupes. Un carliste fantassin sans béret rouge n'est pas un carliste. Aussi bien une usine de Saint-Etienne (Loire) travaille-t-elle à plein rendement pour... Don Carlos. Cela résorbe le chômage dans la région.

Les camions purent repartir tout de même. Il y eut un ordre stupéfiant venu de Paris. Ils gagnèrent, par Saint-Jean-Pied-de-Port, la forêt d'Irati où les contrebandiers en bandes, colporteurs amateurs mais vigoureux, transportèrent à dos d'hommes vers Pampelune, fief des amis de Don Carlos, les marchandises.

Il est utile d'ajouter que, de Danchaïnéra, poste

Nous avons eu à Paris, l'autre semaine, une répétition générale qui restera comme l'événement de la saison dramatique et musicale.

Cependant qu'officiellement les représentations de notre Académie nationale de Musique et de Danse se poursuivaient sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt, la salle Garnier, comme disent les courriéristes de théâtre, affichait sans crier gare un spectacle sensationnel : « *Le Feu à l'Opéra* ».

Grand succès de presse. Tout s'est passé le mieux du monde. La représentation, qui a duré jusqu'aux premières lueurs de l'aube, a brillé d'un très grand lustre.

Quant au grand lustre proprement dit, formidable menace lumineuse suspendue sur les occupants des hauteurs d'orchestre, il n'a pas bronché et est demeuré solidement accroché à la coupole, d'où nul superténor, battant le record du monde du coup de gueule, n'a pu encore réussir à le décrocher.

Les attractions sensationnelles figurant au programme secret de cette représentation inopinée ont fonctionné, si l'on peut dire, à la satisfaction générale, c'est-à-dire à celle de l'unique pompier de service qui, à lui seul, composait, ce soir-là, l'assistance, le service d'ordre, le service de sécurité et le piquet d'honneur. Le téléphone a fort bien marché, les sonneries électriques aussi, le rideau de fer s'est laissé manœuvrer avec une docilité de bon augure pour les prochaines expériences ; tout de même que le petit, le moyen et le grand secours, qui ont fait merveille. L'orchestre, en l'espèce les sirènes et trompes des pompiers de Paris, ont eu part au triomphe.

Pour les raisons exposées ci-dessus, pas le moindre accident de personnes, et pour cause. Nul acteur, nul spectateur, nul sauveteur victime de son imprudence, de son héroïsme, ou simplement de la goutte tenace qui ralentit dans le grand escalier la marche des abonnés valétudinaires.

C'est l'essentiel, n'est-il pas vrai ? Excellente opportunité pour chanter en chœur — en chœurs de l'Opéra — « Tout va très bien... » ou, ce qui serait plus académique, l'air que chantent les choristes à l'acte du concours de chant du *Tannhäuser* : « Sa - lu - usa - alut, salut-uta-atoi, noble é-édi-ifi-ce », etc.

Bref, grand succès sur toute la ligne... de feu.

Le bilan de cette unique soirée de gala se solde, à dire d'experts, par un déficit d'un million, en chiffres ronds.

J'estime que c'est pour rien.

Aux esprits superficiels, un tel résultat pourrait sembler catastrophique, mais lorsqu'il s'agit de notre Opéra, c'est une question de prestige et de patriotisme. Pas moins.

L'Opéra n'est pas la Loterie nationale, la régie des Tabacs ou le P. M. U. Il n'a point pour objet, comme ces institutions tutélaires de l'économie française et de la petite épargne, de rapporter de l'argent, mais d'en coûter.

C'est un théâtre subventionné, mais d'un type particulier. Les arts lyriques chorégraphiques y prospèrent sous le régime du mécénat.

Les mécènes sont, dans l'ordre, l'Etat, c'est-à-dire vous et moi en tant que contribuables, les abonnés et autres spectateurs payants, enfin, monsieur le directeur de l'Opéra.

A ce dernier revient l'honneur et le plaisir — comme on chante dans le *Pré-aux-Clercs* — d'arrondir à chaque fin de mois la somme nécessaire au règlement de l'échéance. Ce n'est pas un petit denier.

Il y a des dévergondés qui se ruinent à entretenir de jeunes danseuses. Au moins en ont-ils — je l'espère, du moins — quelques avantages et revenant-bons. Mais entretenir un Opéra tout entier, ce n'est pas une partie de plaisir, c'est de la philanthropie !

En entrant dans ce temple de l'art désintéressé, le futur directeur sait à quoi s'en tenir. Il suffit, d'ailleurs, d'un coup d'œil jeté sur cette masse d'architecture somptueuse pour comprendre qu'une semblable bâtisse n'a rien d'une maison de rapport.

Le directeur de l'Opéra doit posséder des capacités administratives et financières, des commanditaires ou, de préférence, une certaine fortune personnelle. Il doit avoir un haut grade dans la Légion d'honneur et, autant que possible, « porter la barbe ». C'est une tradition.

M. Jacques Rouché possède, bien entendu, tous ces



Les Coulisses de L'OPERA

avantages. Mais, par un hasard singulier, et qui ne se reproduira pas de sitôt, c'est un homme d'un goût éclairé, d'une compétence certaine et d'une rare finesse diplomatique.

A telles enseignes que l'on vient de lui donner à diriger un deuxième Opéra, qui a la prétention — d'ailleurs injustifiée — d'être comique et celle — parfaitement légitime — d'être déficitaire.

Heureusement, cet Opéra-là est beaucoup plus petit que l'autre. Il est aussi beaucoup plus laid. Les guides ne manquent jamais d'apprendre aux clients de l'Agence Cook que le théâtre de l'Opéra-Comique, chef-d'œuvre d'un certain Bernier, tiendrait tout entier sur la seule scène de l'Opéra, le grand, le vrai.

Ça serait peut-être une solution !

Mais soyons sérieux ! L'Opéra, comme la plupart des salles de spectacle, est destiné, dans l'imagination populaire, à périr par le feu. C'est, pour un théâtre illustre, quelque chose comme la mort au champ d'honneur, le sort le plus beau, le plus digne d'envie, comme dirait M. Maurice Thorez.

Je connais — vous aussi — des personnes qui, depuis l'instant où elles franchissent le contrôle d'un théâtre jusqu'à celui qui les rend à la sécurité du trottoir, vivent dans la hantise, ou tout au moins dans l'hypothèse d'un incendie.

La Salle Ventadour a brûlé, le théâtre de Pittsburg a brûlé, et l'ancien Opéra du Palais-Royal, et l'Opéra-Comique. Ah ! cet incendie de l'Opéra-Comique, c'est, avec celui du Bazar de la Charité et celui du Printemps, les étapes incendiaires de la Troisième République !

Il y a ainsi des personnes qui s'abstiennent de monter dans le wagon de tête, ou dans celui de queue, pour avoir le plus de chances d'échapper à la catastrophe possible — sauf le cas où leur train serait pris en écharpe par le milieu ; et d'autres qui, au restaurant, choisissent une table près de la sortie, pour le cas où le feu prendrait ailleurs qu'aux cuisines.

Rassurons, une fois pour toutes, ces esprits pusillanimes,





L'incendie de l'Opéra n'aura pas lieu. La répétition générale de l'autre jour en apporte l'assurance.

Cette expérience a eu lieu dans les circonstances les plus défavorables, donc les plus probantes.

C'était pendant les vacances. Il est bien entendu que le directeur de l'Opéra est un monsieur qui ne prend pas de vacances ; il a tout au plus le droit de faire relâche une fois ou deux par semaine. Mais enfin, il règne en ces mois d'août et septembre dans les administrations les mieux tenues un certain laisser-aller.

D'autre part, l'Opéra avait les corps de métiers chez soi. Il était occupé par les ouvriers, à des fins parfaitement légales et régulières.

De grands travaux ont été entrepris à l'intérieur du palais dû à Charles Garnier. Une partie de la salle et toute la scène, jusqu'à des profondeurs considérables, étaient occupées par les chantiers des entrepreneurs. C'est donc à ces derniers qu'incomberait la responsabilité du sinistre. Tel est du moins le principe juridique. Ça n'a d'ailleurs aucune importance, sauf pour la compagnie d'assurances, car, bien entendu, les divers intéressés sont tous assurés.

On ignore qui a pris l'initiative de cette répétition générale, c'est-à-dire qui a mis le feu. Personne, sans doute. Ces incendies, c'est comme la guerre, il est très difficile de savoir qui a commencé et l'on discute à perte de vue sur les responsabilités.

Le feu a pris côté cour et les flammes se sont élevées verticalement à travers les câbles et les bâtis des fermes jusqu'à la hauteur du grand pignon de la scène. C'est alors que le contrepoids de l'ascenseur qui se trouve sur scène, côté jardin, est tombé, perçant le plafond du foyer de l'orchestre.

Il est d'ailleurs miraculeux que l'incendie n'ait pas gagné la salle avant l'arrivée des secours, car il s'est écoulé un long temps avant que les manœuvres de sécurité aient pu commencer, le temps nécessaire à l'unique pompier et au surveillant du chantier — peu familiarisé avec les aîtres — pour se diriger dans le labyrinthe et atteindre les commandes.

Les cent mille litres d'eau qui ont fait couler tant d'encre lors de l'inauguration de l'Opéra ont coulé à leur tour, le rideau de fer a fonctionné. Ça n'a l'air de rien, mais un rideau de fer, ou en n'importe quoi, et qui fonctionne, c'est épatant.

Les dégâts sont purement matériels et ne sauraient

compromettre le rajeunissement de la scène, de la machinerie et de l'éclairage de l'Opéra.

Le grand Opéra, fidèle à sa tradition, sera à l'avant-garde du progrès. Mais oui, mais oui. C'est à l'Opéra qu'eut lieu la première application de l'électricité aux effets d'illusion théâtrale... On vit, pour la première fois, dans le *Prophète*, de Meyerbeer, un soleil levant électrique.

On y verra, l'hiver prochain, le plus beau cyclorama du monde. Ce demi-cintre occupera le fond de la scène et montera à vingt-huit mètres de hauteur. Il permettra d'éviter tous les raccords d'angle dans les décors et de donner les effets de perspective et d'éclairage les plus prodigieux. Le jeu d'orgue électrique sera le dernier mot de la technique.

Nous verrons tout cela. Nous reverrons cette salle aux proportions magnifiques, pourpre et or, qui sue le luxe et la richesse par tous les pores. Miracles du style cossu, qui témoigne à jamais qu'à une certaine époque on avait vraiment de l'argent à ne savoir qu'en faire. Sait-on que tous les pays d'Europe ont été mis à contribution pour embellir, enrichir ce chef-d'œuvre composite ? Tous ont apporté leur pierre ou leur marbre — à prix d'or bien entendu. La Suède les marbres verts de Jonkepig ; l'Italie la brèche violette, le blanc de l'altissimo, le bleu turquoise, la brèche de Sicile ; l'Algérie les onyx ; la Finlande le porphyre rouge ; l'Espagne la brocatelle ; la Belgique le noir de Dinant ; la France les jaspes du mont Blanc, les sampans, griottes, sarrancolins, granit des Vosges.

Je vous le dis, on avait trop d'argent. Et que d'or et de brocarts, que de déesses, de nymphes, de muses, que de cuisses, de fesses, de lyres, de flambeaux ! Il n'y a pas à dire, ça fait riche, ça fait chaud, ça fait bourgeois.

On peut n'aimer pas ça, mais il faut saluer le buste de Garnier, rue Auber. Comme l'a dit un jour devant moi Auguste Perret, aucun architecte ne viendrait aujourd'hui à bout, à lui seul, du simple calcul de résistance des matériaux !

O joie, ô bonheur ! Le foyer de la danse n'a pas été touché. Le foyer de la danse, un des lieux saints de la civilisation, de l'art et de l'esprit français.

Les vieux messieurs croulants, à raie dans le dos, monocle et canne à pommeau d'or, de qui la cravate blanche et les gilets sont ivoirins comme la peau, il ne faut pas s'en moquer. Ce sont les conservateurs bénévoles, les gardiens désuets et charmants d'un square artificiel où vinrent s'asseoir tant d'artistes, Rodin, Degas, Renoir, Montesquiou et Proust.

Le foyer de la danse a gardé et gardera ses fauteuils semblables à des bancs de varech, son étonnant plafond où l'on voit, sous un ciel d'été pour boulangerie de luxe, des oiseaux poursuivre des papillons.

Charmante allusion à ce sport qui se pratique ici avec une correction et une délicatesse que ne soupçonnent pas ceux qui n'y sont jamais entrés. Toutefois, tous les papillons sont blancs et presque tous les oiseaux sont déplumés. Mais le Foyer restera le Foyer, l'Opéra restera l'Opéra.

Et Wotan, les soirs où l'on donne du Wagner, pourra frapper le sol de sa lance, Loge, le dieu du feu, agiter sa chevelure hérissée, et le dragon Fafner cracher des flammes, les sbires du Concile de Constance allumer le feu pour faire bouillir la marmite où l'on jette la *Juive* d'Halévy, l'incendie de l'Opéra n'aura jamais lieu.

ROGER ALLARD.

La semaine prochaine :

Un curieux reportage
d'Emmanuel CAR :

**LES FORÇATS
DU MAUVAIS ŒIL**

Saint-Servan (de notre envoyé spécial).

La veille encore, le vent soufflait en rafales et puis, le tonnerre s'en était mêlé. On avait dû éteindre les postes de radio qui craquaient si fort que toute audition était devenue impossible. Ils ne furent qu'un petit nombre, ce soir-là, à recueillir, par la voix troublée des ondes, l'affreuse nouvelle. Et ceux qui entendirent annoncer, à travers les lugubres gémissements de la T. S. F. que le *Pourquoi-Pas ?* avait sombré, ne purent croire à la catastrophe.

On ne voulut pas encore alarmer les familles. Il fallait attendre confirmation du malheur. On savait que le *Pourquoi-Pas ?* avait pris le chemin du retour, et qu'il faisait route sur Copenhague. La veille encore, on se montrait, de porte en porte, les nouvelles reçues du bord. Lettres et cartes étaient adressées de Reykjavick, capitale de l'Islande.

Tout allait bien, ou plutôt tout allait mieux. Dans la nuit du 30 au 31, une avarie était survenue dans les chaudières du bateau. On avait dû, par peur d'une explosion, mettre bas les feux et c'est remorqué par un bateau danois que le *Pourquoi-Pas ?* avait dû regagner Reykjavick pour y subir les réparations nécessaires. Cinq jours après, le *Pourquoi-Pas ?* était remis en état de marche.

Le 15 septembre, la famille de chacun des membres de l'équipage avait reçu un télégramme daté du 15, annonçant le départ.

« 11 h. 14. Tous bien. Départ pour Copenhague. »

16 septembre... tous bien... Quelle amère ironie se mêle parfois aux pires tragédies !

Le 16 septembre... Il y avait, dans la nuit hurlante, sur une mer furieuse, un bateau aveuglé par la pluie et la brume, qui cherchait sa route le long de la côte islandaise. Depuis des heures et des heures, l'équipage du *Pourquoi-Pas ?* luttait de toutes ses forces pour ramener le navire au port. La tempête était si violente que l'ordre avait été donné de faire demi-tour. Debout sur la passerelle, les deux maîtres du bord, le D^r Charcot et le commandant Le Conniat, essayaient vainement de sonder la nuit opaque. D'énormes vagues montaient à l'assaut des bastingages et s'abattaient avec fracas sur le pont. La vieille carcasse du bateau gémissait et craquait de toutes parts. Les machines haletaient, épuisées. On avait essayé de hisser les voiles pour soulager leur effort, mais l'ouragan rendait toute manœuvre impossible. Le grand mât avait cédé sous la violence décaplée des rafales, et s'était abattu avec un bruit de

D'une endurance et d'une énergie indomptables, le docteur Charcot ne connaissait pas la fatigue.



Le « Pourquoi-Pas » va appareiller. Le docteur Charcot s'entretient avec le commandant Le Conniat



L'ÉPOPÉE



DE

CHARCOT

tonnerre. Et puis soudain, alors que les ténèbres blémisssaient, alors que l'aube allait peut-être apporter avec elle une lueur d'espoir et de salut, un terrible craquement avait annoncé l'irréparable drame. Par suite d'une erreur de route, le bateau s'était jeté sur les écueils, proches de la côte, et avait heurté un récif. L'eau était entrée en trombe dans la salle des machines, noyant le moteur et mettant les pompes hors de service. Puis de nouveaux remous, de nouveaux tourbillons avaient projeté le navire sans vie contre un deuxième récif. La proue s'était écrasée, tandis que le mât d'avant se brisait à son tour.

L'ordre avait été donné de revêtir les ceintures de sauvetage. On avait mis à l'eau les embarcations, mais elles chaviraient dès qu'elles touchaient les vagues, ou bien, rejetées contre les flancs du bateau qui sombrait, elles s'y fracassaient...

Il n'y eut bientôt plus, émergeant au-dessus des flots toujours en fureur, que la pointe d'un mât ballotté par les vagues. La mer, dans sa colère inexorable, avait tout englouti : le bateau frappé de paralysie, l'équipage, à bout de résistance, et le chef, stoïque jusqu'au bout, jusqu'à la mort...

Chaque année, à la belle saison, le *Pourquoi-Pas ?* quittait le bassin de Saint-Servan, où il était embossé durant l'hiver, et repartait, pour une nouvelle croisière d'études et d'exploration, dans les parages de l'Islande et du Groenland.

Chaque année, vers la fin septembre, on voyait revenir l'élégant et glorieux trois-mâts, et sa récolte précieuse de nouveaux documents scientifiques.

Cette année, le départ, légèrement retardé, n'avait eu lieu que le 16 juillet. Mais la date de retour approchait. Des fêtes devaient, au passage du *Pourquoi-Pas ?* à Copenhague, célébrer les soixante-neuf ans du docteur Charcot. On savait que cette croisière était sans doute la dernière. Le docteur Charcot avait laissé entendre qu'il effectuait cette année son voyage d'adieu.

Qui aurait songé que ce voyage serait, hélas ! vraiment le dernier, et que le *Pourquoi-Pas ?* ne reviendrait pas prendre sa place le long des quais du bassin de Saint-Servan ?

Avec cette catastrophe, le malheur entraît au foyer de quarante familles.

Un seul homme de l'équipage avait miraculeusement survécu au terrible naufrage, le premier maître Eugène Gonidec.

Le destin, comme s'il n'avait voulu livrer, pour le jugement des hommes, qu'un seul témoin de ce drame des mers lointaines, avait épargné ce marin agrippé à une épave, et les flots, quatre heures après, l'avaient déposé sur le rivage.

Transi de froid, les yeux brûlés par l'eau salée, le rescapé ne reprit connaissance que pour entrouvrir ses lèvres glacées et murmurer ces mots :

— Charcot... Le commandant... Où est le commandant ?

Sauvé, l'homme ne songeait qu'à celui qui était l'âme du bateau foudroyé.

De Saint-Malo à Saint-Servan, les drapeaux en berne frissonnent dans l'air vif de cette matinée ensoleillée. On me désigne les chantiers d'où fut lancé, il y a vingt-huit ans, le *Pourquoi-Pas ?* le beau trois-mâts barque construit, sur les plans du docteur Charcot, par les ouvriers malouins.

Avril 1908. Aux côtés du docteur Charcot, debout à l'avant du navire, le Président Doumer répond par des saluts aux acclamations du public. C'est sous son patronage que le *Pourquoi-Pas ?* va entreprendre sa première campagne, celle du Pôle Sud. Depuis, le portrait de l'ancien chef d'Etat n'avait pas quitté le carré du bateau. Doumer... Charcot, certaines destinées sont marquées d'un signe tragique...

Le 25 juillet 1908, le *Pourquoi-Pas ?* appareilla. Des centaines de spectateurs sont massés sur les écluses et sur les quais. Le trois-mâts franchit pour la première fois la passe de la Bourse. Le 16 août, il est à Cherbourg, après une escale au Havre. Cinq ans auparavant, jour pour jour, sur le *Français*, le docteur Charcot avait déjà pris le chemin de l'Antarctique. Il devait y rester quinze mois. Quinze mois à lutter contre d'effrayantes tourmentes de vent et de neige, quinze mois à louvoyer le long des falaises de glace, parmi les banquises et les icebergs menaçants... Mais cette fois, c'est vers les terres situées au delà du cap Horn, que l'explorateur dirige sa croisière australe. L'état-major et l'équipage forment un total de 28 personnes. Plusieurs ont déjà fait partie de l'expédition du *Français*.

Voici précisément un survivant de cette époque héroïque, le père Cholet. On m'a conduit jusqu'à lui. Il a des souvenirs, ce vieux marin qui, en compagnie du docteur Charcot, a bourlingué pendant trente-neuf ans sous toutes les latitudes, lui l'ancien du *Français* et du *Pourquoi-Pas ?*, le survivant des deux longs voyages au Pôle Sud, l'ami et le compagnon de toujours du « patron ». Mais la tragique nouvelle l'a terrassé. Des sanglots secouent sa vieille et dure carcasse.

— Charcot, pour moi, ce n'était pas un patron, c'était un frère. C'est moi qui accompagnai ses premiers pas sur un navire, lorsqu'il avait vingt-cinq ans. Depuis, j'étais toujours le premier à lui souhaiter son anniversaire. Il avait quarante-deux ans, lorsque nous hivernâmes, cette année-là (en 1909) à l'île Peterman, dans l'Antarctique. A l'occasion de l'anniversaire du commandant, le *Pourquoi-Pas ?* avait arboré son pavois dans la neige, et, comme le plus ancien du poste, j'avais été chargé de présenter les compliments de l'équipage. Puis il y eut une surprise. Le repas terminé, l'équipage donna une représentation et, pour terminer la soirée, on alluma dans l'île un grand feu de joie, avec de la graisse de pingouin et une carcasse de phoque, arrosées d'essence. Le commandant descendit dans le poste de l'équipage et le plus simplement du monde trinqua dans nos quarts. La fête dura jusqu'à deux heures du matin. Hélas ! le lendemain, le mauvais temps, l'ouragan reprirent plus durs que jamais. Sous la poussée des glaces, qui remontaient le chenal, nos amarres se rompaient perpétuellement.

On dut, pour les protéger, enlever le gouvernail. Et la proximité des énormes icebergs constituait pour nous un danger si menaçant que si l'un d'eux s'était brisé, où serions-nous allés échouer ? Malgré tous ces ennuis, le commandant ne perdait jamais sa bonne humeur. Je l'ai vu malade, atteint de scorbut, ne pouvant plus se trainer, et ne songeant qu'à faire oublier son mal, qu'à masquer sa souffrance physique et morale...

Imagine-t-on, en effet, ce que pouvait être la vie de ces hommes assemblés là, au cœur de ce bateau, des mois entiers, perdus dans les glaces ?

Le commandant Charcot avait réuni à bord une bibliothèque pourvue de plus de 1.500 volumes, où chacun pouvait puiser, pour occuper ses veilles. Mais malgré tous les efforts, les distractions étaient rares. Le commandant Charcot avait banni les jeux de cartes, qui, disait-il, aigrissaient les caractères. Cordial et simple, donnant l'exemple de la bonne humeur, il s'efforçait de rendre les discussions aimables, de dissiper les nuages qui pouvaient naître, d'entretenir autour de lui une chaude atmosphère de confiance et d'amitié.

— Je ne crois pas, disait-il, que le cafard polaire, la plaie de ces longues expéditions au pays des banquises et des neiges, crée de nouveaux défauts. Un bon garçon reste un bon garçon et un homme bien élevé saura toujours ne pas encombrer un carré, même au Pôle Sud, et rendre sa présence insupportable.

Et il aimait à évoquer ce souvenir : à l'Ecole Alsacienne, où il s'était révélé un élève plutôt turbulent, il n'avait, en fin d'année, obtenu qu'un seul prix : le prix de bonne camaraderie.

— En pouvais-je désirer un meilleur ? ajoutait-il. Cette camaraderie, disons mieux, cette grande bonté, le commandant Charcot la vouait aux bêtes comme aux êtres, avec une touchante générosité de cœur. Il aimait les bêtes, toutes les bêtes. Celles qu'il emmenait sur son bateau devenaient en peu de temps les enfants gâtés du bord. Deux chiens, Pataud et Bobette, ne le quittaient pas durant ses croisières. Un chat partageait aussi les faveurs du savant.

— Je le vois encore, me disait le commandant Chatton, qui commanda le *Pourquoi-Pas* ? jusqu'en 1935, je vois encore le docteur Charcot, assis au bout de la longue table du carré, et présidant avec tant de parfait naturel les repas de chaque jour. Son chat venait prendre place à ses côtés. Les mouvements du roulis faisaient incliner leurs têtes à gauche et à droite. Parfois, prompt comme l'éclair, la bête profitait d'une secousse plus rude du bateau pour chiper dans l'assiette du commandant quelque larcin. Charcot souriait, mais se gardait bien de gronder le voleur.

Cet amour des bêtes s'étendait jusqu'à la faune des banquises. Charcot respectait tout ce qui vivait, depuis les phoques jusqu'aux pingouins, y compris même les ours. Il ne tolérait la chasse que lorsque la nécessité de varier l'ordinaire se faisait sentir. Ceux d'entre les membres de l'équipage qui aimaient chasser avaient beau récriminer, il ne céda pas. C'est ainsi qu'il s'opposait à la destruction des oiseaux qui, en grand nombre, venaient se repaître des restes de phoques abandonnés sur la glace.

— Si un accident obligeait à abandonner le bateau, disait-il, nous serions bien heureux de trouver pour nous nourrir ces mêmes oiseaux. On tuera tant qu'il le faudra pour les collections et pour la cuisine, mais je m'opposerai toujours à ce qu'on le fasse pour l'unique plaisir de détruire.

Chaque fois qu'il voyait sa chienne *Polaire* poursuivre ou effrayer les pingouins, il lui infligeait une vigoureuse correction. Un jour, elle s'était attaquée à des megalestris et l'un d'eux, mutilé, traînait misérablement sur la neige. Mal lui en prit, car un autre de ces oiseaux, venu au secours de son camarade, appliqua à *Polaire* un fort coup de bec.

— Justice est faite, s'écria Charcot. Il n'admettait de cruauté inutile ni de la part des hommes, ni de la part des animaux.

Il ne pouvait supporter qu'on emportât la volaille vivante, parce qu'il ne pouvait admettre l'idée que des bêtes fussent tuées à bord.

— Il fallait, me disait M. Lecam, l'ancien pilote du *Pourquoi-Pas* ?, cacher les malheureuses bêtes, jusqu'au jour de leur sacrifice. Mais nous comprenions, nous aimions la bonté de ce grand esprit généreux, et nous acceptions avec enthousiasme toutes les tâches souvent dures, souvent épuisantes, qu'exigeaient ces jours et ces nuits de navigation périlleuse à travers les glaces errantes des mers polaires.

L'énergie de chacun était faite de l'extraordinaire résistance de ce grand savant qui aurait pu goûter, au déclin de son âge, et dans la paix de son foyer et de ses souvenirs, un repos bien gagné, mais qui, à soixante-neuf ans sonnés, restait encore sur la brèche.

On admirait sa résistance à la fatigue. Tandis que les hommes de barre se relayaient, souvent toutes les heures, épuisés de fatigue, il se tenait, lui, perché dans le nid de corbeau de la mâture, à trente mètres au-dessus du pont, et de ce perchoir, il observait le mouvement des glaces flottantes, jugeait d'un clin d'œil la densité d'une banquise et la possibilité de s'y frayer un chemin favorable.

Que de fois le *Pourquoi-Pas* ? avait failli frôler le désastre. En 1919, il venait de secourir une équipe de raid dont faisait partie le commandant Charcot et qui avait été bloquée quatre jours sans provisions, lorsqu'il s'échoua brutalement. Une roche isolée à fleur d'eau avait déchiré la quille du bateau. Il fallut recourir aux pompes pendant le reste de la campagne. Cinq ans avant, le *Français* avait eu le même accident. Une autre fois, dans l'Antarctique, le *Pourquoi-Pas* ? faillit être écrasé par un iceberg ; sous la faible impulsion du sillage du navire, l'énorme montagne de glace avait chaviré...

En 1926, au cours de la seconde croisière au Groenland, le *Pourquoi-Pas* ? faillit être pris, comme dans un étau, entre des banquises vastes comme des îles flottantes.

Il fallut protéger l'hélice et le gouvernail. L'effort dura cinq heures. Il faisait nuit. De minute en minute, l'espace se rétrécissait entre le cap et les icebergs et les traces de pression s'accroissaient. A coups d'espars, il fallait repousser les énormes masses de glaces. Vers minuit, il y avait encore un bloc immense à faire pivoter. On fit donner les machines à toute puissance.

Toute à droite ! Toute à gauche ! Il bouge ! En avant !

— Il fallait passer ! nous avions passé, me racontait le commandant Chatton. Une fois de plus, le bon vieux *Pourquoi-Pas* ? avait montré qu'il était solide. Le docteur Charcot, la tête enserrée dans son passe-montagne, était resté debout dans la mâture pendant toute la manœuvre. Ce corps à corps avec les glaces pour retrouver l'eau libre passionnait Charcot, comme un jeu à la mesure de son cran, et tant que durait l'état d'alerte il était à son poste de pilote, inlassable, et stoïque...

Périls des glaces mouvantes et périls des cyclones, le *Pourquoi-Pas* ? avait tout connu, depuis vingt-huit ans.

Déjà, au retour d'une croisière, il avait connu les vagues pyramidales, qu'il rencontra l'autre jour, et les terrifiants remous que produisent, dans une mer déjà grosse, des houles aux directions différentes.

Mais il semblait, dans les pires instants, que ce fût la volonté de Charcot qui, se substituant à la masse inerte, triomphait !

Il paraissait ne faire qu'un avec ce bateau qui avait été en 1920 le premier navire français à atteindre la côte orientale du Groenland et qui y était retourné neuf fois depuis.

Il aimait répéter, en enveloppant d'un regard affectueux les fins agrès de son trois-mâts :

— Nous avons vieilli ensemble, nous nous sommes usés dans le même travail. Avons-nous terminé ? A Dieu-vat !

— Le docteur Charcot redoutait surtout, me répétait le commandant Chatton, de tomber infirme et de mourir ainsi dans son lit. Et, s'il s'est vu mourir, il n'a pu que répéter : « A Dieu-vat ! »

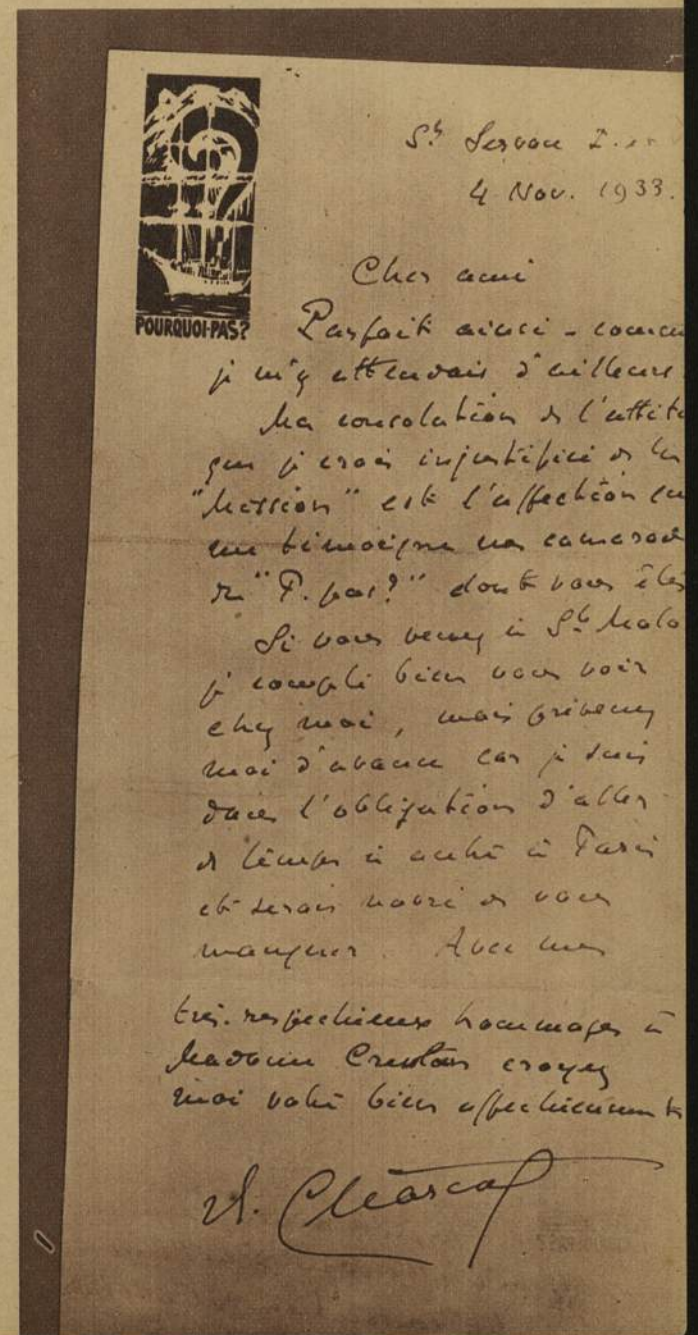
Marcel MONTARRON.



Les adieux des membres de l'équipage à leurs familles. A droite, le premier-mât Gonidec, le seul rescapé.



A chacune de ses campagnes, le "Pourquoi-Pas" affrontait les périls de l'étau des glaces et des neiges.





DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

L'ÉPOPÉE DE CHARCOT

Lire, pages 18 et 19, l'émou-
vante enquête de Marcel
Montarron à Saint-Servan.
L'ÉQUIPAGE DU
" POURQUOI-PAS "